SINO-PLATONIC PAPERS

Number 136

May, 2004

Influences tokhariennes sur la mythologie chinoise

by
Serge Papillon

Victor H. Mair, Editor
Sino-Platonic Papers
Department of East Asian Languages and Civilizations
University of Pennsylvania
Philadelphia, PA 19104-6305 USA
vmair@sas.upenn.edu
www.sino-platonic.org

SINO-PLATONIC PAPERS

FOUNDED 1986

Editor-in-Chief
VICTOR H. MAIR

Associate Editors
PAULA ROBERTS MARK SWOFFORD

ISSN
2157-9679 (print) 2157-9687 (online)

SINO-PLATONIC PAPERS is an occasional series dedicated to making available to specialists and the interested public the results of research that, because of its unconventional or controversial nature, might otherwise go unpublished. The editor-in-chief actively encourages younger, not yet well established, scholars and independent authors to submit manuscripts for consideration. Contributions in any of the major scholarly languages of the world, including romanized modern standard Mandarin (MSM) and Japanese, are acceptable. In special circumstances, papers written in one of the Sinitic topolects (*fangyan*) may be considered for publication.

Although the chief focus of *Sino-Platonic Papers* is on the intercultural relations of China with other peoples, challenging and creative studies on a wide variety of philological subjects will be entertained. This series is **not** the place for safe, sober, and stodgy presentations. *Sino-Platonic Papers* prefers lively work that, while taking reasonable risks to advance the field, capitalizes on brilliant new insights into the development of civilization.

Submissions are regularly sent out to be refereed, and extensive editorial suggestions for revision may be offered.

Sino-Platonic Papers emphasizes substance over form. We do, however, strongly recommend that prospective authors consult our style guidelines at www.sino-platonic.org/stylesheet.doc. Manuscripts should be submitted as electronic files, preferably in Microsoft Word format. You may wish to use our sample document template, available here: www.sino-platonic.org/spp.dot.

Beginning with issue no. 171, *Sino-Platonic Papers* has been published electronically on the Web at www.sino-platonic.org. Issues 1–170, however, will continue to be sold as paper copies until our stock runs out, after which they too will be made available on the Web.

Please note: When the editor goes on an expedition or research trip, all operations (including filling orders) may temporarily cease for up to three months at a time. In such circumstances, those who wish to purchase various issues of *SPP* are requested to wait patiently until he returns. If issues are urgently needed while the editor is away, they may be requested through Interlibrary Loan. You should also check our Web site at www.sino-platonic.org, as back issues are regularly rereleased for free as PDF editions.

Sino-Platonic Papers is licensed under the Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.5 License. To view a copy of this license, visit <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/> or send a letter to Creative Commons, 543 Howard Street, 5th Floor, San Francisco, California, 94105, USA.

Influences tokhariennes sur la mythologie chinoise

Serge Papillon

De nombreux indices d'une influence indo-européenne sur la civilisation chinoise sont à présents connus. Les études les plus probantes sont linguistiques : elles montrent que les Chinois ont emprunté du vocabulaire aux peuples indo-européens. Parmi ceux-ci, les principaux « suspects » sont les Iraniens et les Tokhariens, car ils ont vécu en Asie centrale, à proximité de la Chine. Les Tokhariens ont disparu aux alentours de l'an 1000 ; ils parlaient deux langues étroitement apparentées, le koutchéen ou « tokharien B » et l'agnéen ou « tokharien A ». Par exemple, E. D. Polivanov¹ a remarqué dès 1916 que le chinois *mi* « miel », prononcé **mjit* ou **mit* en vieux chinois, peut s'expliquer par le koutchéen *mit* « miel ».

Des ressemblances entre les mythes ont également été remarquées, mais sur ce point, les recherches sont encore peu avancées. Ainsi, H. Maspéro a rapproché les travaux d'Héraclès des exploits accomplis par un héros chinois, l'archer Yi². Bien sûr, Héraclès est un héros grec et l'on conçoit difficilement que les Grecs aient pu exercer une influence sur les Chinois, mais un héros semblable a très bien pu exister chez les Tokhariens, qui étaient linguistiquement assez proches des Grecs. Plus récemment, Justine T. Snow a attribué une origine indo-européenne à la déesse chinoise Zhinü (la Tisserande)³.

L'objet de cet article est de montrer qu'une part de la mythologie chinoise a une origine tokharienne. La tâche n'est pas facile, puisque l'on sait très peu de choses des Tokhariens. Elle n'est cependant pas impossible, car ce peuple a laissé quelques indices précieux. Si notre conclusion est exacte, elle implique que des Tokhariens ont été en contact étroit avec les Chinois, et ont même vécu en Chine. Un peuple appelé les Quanrong par les Chinois était probablement tokharien.

Ainsi que nous l'avons dit, les langues tokhariennes avaient des affinités particulières avec le grec. Elles en avaient surtout avec le germanique et le balto-slave, ce qui a poussé V. Georgiev à écrire que « the ancestors of the Germanic tribes, the Balto-Slavs, and the Tocharians formed a Northern IE dialect group which split from the common IE at a very early stage (probably during the 4th millenium BC) dissolved into Germanic-Balto-Slavic and Tocharian »⁴. Cette opinion a été reprise par B. Sergent, qui ajoute qu'après avoir vécu entre les Germains et les Balto-Slaves, les Tokhariens se sont trouvés en compagnie des Grecs⁵. Nous utiliserons donc en priorité les mythologies des Germains, des Balto-Slaves et des Grecs pour éclairer ce que l'on entrevoit de la mythologie tokharienne.

On doit à Emilia Masson d'avoir expliqué les textes hittites par des observations effectuées chez les Slaves des Balkans et chez les Valaques. Elle a mis en évidence

¹ Cité par Lubotsky, 1998, p. 379.

² Maspéro, 1985, p. 25.

³ « The Spider's Web. Goddesses of Light and Loom : Examining the Evidence for the Indo-European Origin of Two Ancient Chinese Deities », *Sino-Platonic Papers*, 118, June 2002.

⁴ V. Georgiev, *Introduction to the History of the Indo-European Languages*, Sofia, House of the Bulgarian Academy of Sciences, 1981, pp. 281-297.

⁵ Sergent, 1995, p. 113.

d'étonnantes ressemblances entre les traditions toujours vivantes des Slaves et celles de Hittites, qui avaient vécu environ 3500 ans plus tôt.

On remarquera que les croyances communes aux Hittites et aux Tokhariens étaient certainement celles des Proto-Indo-Européens, puisque ce sont les Hittites qui ont quitté en premier leur territoire d'origine et qu'ils ont été suivis par les Tokhariens⁶.

1. Les Rong-Chiens (Quanrong).

Ce peuple était connu des Chinois depuis l'époque des Shang, vers -1200, et localisé à l'ouest et au nord-ouest de la Chine⁷. De caractère guerrier, les Rong-Chiens se livraient en Chine à de fréquentes incursions et déprédations. Cinq ans avant de renverser la dynastie des Shang, les Zhou ont remporté une victoire sur eux. Par la suite, ils ont entretenu des relations diplomatiques avec les Zhou. Quand un nouveau roi était intronisé, ils venaient à la cour pour participer aux sacrifices. Cependant, le roi Mu, qui a régné entre -1001 et -947 d'après les chroniques chinoises, voulut les attaquer. Il partit en campagne contre l'avis de son premier ministre Muofu et ramena quatre loups blancs et quatre cerfs blancs. Les relations avec les Rong-Chiens furent rompues. Muofu, duc de Zhai, les a présentés sous un jour favorable : ils étaient d'une nature honnête et vertueuse. Ce que le roi Mu leur reprochait était apparemment leur manque de soumission.

Les Annales sur bambou nous donnent des renseignements plus détaillés sur ce conflit. On y lit que durant la douzième année de son règne, Mu châtia les Rong-Chiens. Il y eut une deuxième expédition : « Pendant la dix-septième année, le roi partit à l'Ouest vers le Kunlun, il eut une entrevue avec Xiwangmu (la Reine-Mère d'Occident) ; puis cette même année, Xiwangmu vint à la cour pour rendre hommage au roi Mu. En automne, au cours du huitième mois, le roi alla vers le Nord, passa les Sables Mouvants et le mont Jiyu, il attaqua les Rong-Chiens, leur prit cinq rois ; il arriva jusqu'où les oiseaux bleus muent, puis Xiwangmu le retint ». Une partie de ce récit est mythique, mais il n'y a pas de raison de douter des informations relatives au conflit entre les Zhou et les Rong-Chiens. Ces événements se sont déroulés au dixième siècle avant notre ère.

Le *Mu tianzi zhuan*, « Chronique du Fils du Ciel Mu », a transformé ces expéditions en un voyage amical. C'est une sorte de roman écrit entre -400 et -350. Son auteur, un Chinois anonyme, était un bon connaisseur de l'Asie centrale et des populations qui l'habitaient, mais les renseignements qu'il a donnés sur elles sont peu nombreux. Il connaissait par exemple la difficulté des voyages dans le désert et le moyen d'échapper à la déshydratation. Ainsi, le roi Mu passa près de rivières asséchées, aux lits ensablés. « Au jour *xinchou* (le 444^{ème}), le Fils du Ciel eut soif près de ces cours d'eau sablonneux. Il voulut boire, mais ne trouva rien. Un officier des sept escortes nommé Gao Benrong trancha le garrot d'un cheval de gauche du quadrigé, il en recueillit du sang pur et en abreuva le Fils du Ciel ».

D'après le *Mu tianzi zhuan*, le roi Mu a été reçu deux fois par les Rong-Chiens, au huitième jour et au 645^{ème} jour de son voyage. La deuxième fois, « Hu de la tribu des Rong-Chiens offrit un banquet au Fils du Ciel sur la rivière Lei. Alors, on lui offrit 46 excellents chevaux ; le Fils du Ciel chargea Kongya de recevoir ces présents. Sur une rive de la rivière Lei, quelques habitants lui fournirent des chiens, des chevaux, des bœufs et des moutons ». Les Rong-Chiens apparaissent ainsi comme des éleveurs.

Les Rong-Chiens participèrent au renversement de la dynastie des Zhou occidentaux, en -771. Ils prirent d'assaut la capitale, Hao, et tuèrent le roi You. La dynastie des Zhou

⁶ Sergent, 1995, p. 408.

⁷ Mair, 1998, pp. 10-12

parvint à se rétablir, mais elle dut installer sa nouvelle capitale plus à l'est, à Luoyi, sur la rivière Luo. Hao, pillée et détruite, n'était plus habitable.

On signale encore des Rong-Chiens vers -660, installés au nord de la rivière Wei. C'est dire qu'ils vivaient en plein cœur de l'empire des Zhou.

Le *Shanhai jing* les décrit en ces termes : « Au pays des Rong-Chiens, les gens ont l'aspect de chiens. Il y a là une jeune fille agenouillée qui présente à boire et à manger. Les chevaux pommelés y ont une robe blanche, une crinière rouge et des yeux semblables à des pépites d'or ».

La curieuse mention de cette jeune fille qui offre à boire et à manger s'explique par des banquets rituels qui devaient se dérouler ainsi : des hommes s'asseyaient par terre et une jeune fille agenouillée leur offrait de la boisson et de la nourriture. D'autres textes la mentionnent ; certains précisent qu'elle donne à manger aux chiens, d'autres qu'elle présente une coupe de jade⁸. Le repas commun, qui se déroulait uniquement entre hommes, jouait un rôle fondamental dans toutes les sociétés indo-européennes. Chez les Rong-Chiens, le service est effectué par une jeune fille. Il semble que l'on puisse trouver un témoignage d'une coutume semblable chez les Koutchéens : l'un des titres d'airs de musique koutchéenne qui ont été conservés est « La femme de jade fait circuler la coupe »⁹.

Une autre caractéristique relie les Rong-Chiens aux Koutchéens : la couleur blanche. Ils ont en effet pour ancêtre un chien blanc hermaphrodite ou un couple de chiens blancs jumeaux¹⁰. Quand le roi Mu les a attaqués, il a ramené quatre loups blancs et quatre cerfs blancs, information qui a évidemment une signification symbolique. Les Chinois attribuaient le nom de famille *Bai* « Blanc » aux souverains koutchéens et l'on connaît un musicien koutchéen que les Chinois appelaient *Bai Mingda*. Il a vécu en Chine à la fin des Sui et au début des Tang¹¹. Il se trouve que les Chinois avaient pour habitude de donner aux étrangers comme « nom de famille » celui de leur pays, ou une syllabe extraite de celui-ci. Au Gansu, les Agnéens étaient connus sous le nom de *Long* « Dragon ». Dans les annales chinoises, *Long* a toujours été le « nom de famille » attribué aux souverains agnéens¹². On peut donc admettre que les Koutchéens étaient des « Blancs ».

A ce sujet, il importe d'apporter une précision. Dans des textes agnéens, il est question d'un pays appelé *ārśi ype*, d'une langue *ārśi*, ainsi que d'airs de musique portant le qualificatif *ārśi*¹³. Ce terme paraît se comporter comme un thème nu, sans flexion (à part un génitif pluriel *ārśiśśi*), ce qui a poussé certains auteurs à supposer qu'il était d'origine étrangère. H. Bailey l'a fait provenir du sanskrit *ārya*, par l'intermédiaire d'un mot iranien **ārśa*. Le pays *ārśi* (*ārśi ype*) serait donc l'Inde et la langue *ārśi* serait le sanskrit. D. Q. Adams a modifié son hypothèse, en remarquant que *ārśiśśi* est clairement opposé à un terme qui signifie « croyant laïc ». Selon lui, l'agnéen « *ārśi* is correctly taken to mean to be "ordained beggar monk" (as a noun) and "Aryan" (as an adjective) and to be from a Prakrit descendant (via some Iranian language) of BHS *ārya*- »¹⁴. Mais il n'est pas très satisfaisant de donner des significations différentes à un substantif et à son adjectif dérivé, et l'intermédiaire iranien **ārśa* n'est pas attesté.

On peut remarquer que, dans le bouddhisme ancien, les laïcs ordinaires suivent cinq préceptes et qu'il existe une catégorie de laïcs qui suivent dix préceptes et s'habillent en

⁸ Mathieu, 1989, p. 150.

⁹ Lévi, 1913, p. 351.

¹⁰ Mair, 1998, p. 11.

¹¹ Lévi, 1913, p. 349.

¹² Lévi, 1933, p. 9.

¹³ Ibid., p. 6.

¹⁴ Adams, 1999, p. 53.

blanc. Il est alors permis de traduire *ārśi* par « blanc » et de donner deux significations à ce terme : il s'applique d'une part à un pays, d'autre part à ces laïcs pieux. Plus précisément, on peut expliquer ce terme par un tokharien commun **ārśe* provenant de l'indo-européen commun **h₂erg-ēn*. Ce **ārśe* est un substantif appliqué à des personnes animées, dont l'adjectif dérivé serait **ārśiye*. Ce dernier terme est devenu *ārśi* en agnéen, d'où la mention d'un pays *ārśi* et d'airs de musique *ārśi*. Le substantif **ārśe* est devenu *ārśe* en koutchéen, terme attesté, et **ārś* en agnéen. Le génitif pluriel de **ārś* est *ārśāsśi*, mais le contexte palatal a transformé le *ā* en un *i*.

Ainsi, l'expression agnéenne *ārśi ype* se traduit par « pays blanc ». Ici, il y a une erreur à ne pas faire : croire que parce qu'elle se trouve dans un texte agnéen, elle s'applique forcément au royaume agnéen. Les données chinoises incitent à voir en elle la désignation agnéenne du royaume koutchéen. Ce pays ayant un intense rayonnement culturel dans tout le bassin du Tarim, et même au-delà, il serait tout à fait compréhensible d'en trouver des mentions dans les textes agnéens. Ces documents nous apprennent que les Agnéens connaissaient des airs de musique *ārśi*, c'est-à-dire koutchéens. Pour qui connaît l'extraordinaire expansion de la musique koutchéenne, cela n'a rien de surprenant.

Quand on a admis cela, on est contraint d'expliquer le nom des Koutchéens par la racine indo-européenne **kwit-*, qui se traduit par « blanc ». Le *Shanhai jing* mentionne un peuple qui s'appelait les Blancs (*Bai*)¹⁵. Sans nul doute, il s'agit des Koutchéens.

La localisation des Rong-Chiens, dans les déserts de l'actuelle Chine occidentale, fournit un troisième argument pour les considérer comme les ancêtres des Koutchéens. Ce peuple aurait donc vécu dans le bassin du Tarim (et peut-être le Gansu) au moins depuis l'époque des Shang. Ils ont dû entrer en contact avec les Chinois, dans le bassin du Fleuve Jaune, sous cette dynastie. Ils sont fréquemment mentionnés dans les inscriptions sur os et plastrons de tortue.

On peut trouver un quatrième argument. En chinois, il existe deux mots pour désigner les chiens : *quan* et *kou*. Le premier était approximativement prononcé **k^hiwen* en vieux chinois. Selon V. H. Mair, ils sont tous les deux susceptibles de provenir du tokharien, le second à une date plus tardive que le premier¹⁶. On peut aussi expliquer respectivement *quan* et *kou* par l'accusatif *kwem* (prononcé *kwen*) et le nominatif *ku* de la désignation koutchéenne du chien. L'accusatif provient régulièrement de l'indo-européen commun **kwon-m*, devenu **kwen(än)* en tokharien commun, avec un passage de **o* à **e* propre au tokharien. Le nominatif provient de l'indo-européen commun **kwōn*, le **ō* devenant **ū* en syllabe finale avant un **w*. Ainsi, dans la désignation chinoise des Rong-Chiens, *Quanrong*, il y aurait (au moins) un terme d'origine tokharienne !

On peut très bien penser que les Chinois ont pris aux Rong-Chiens leur désignation du chien parce que, pour ces derniers, cet animal était d'une importance fondamentale.

Sur le site de Djoumboulak Koum, à l'ouest du Taklamakan, se trouvent des vestiges d'un royaume sédentaire où l'on pratiquait l'agriculture irriguée¹⁷. Ils sont datés de -500. Les femmes portaient des jupes, comme les Koutchéennes, et des coiffes à hautes pointes verticales. Leurs jupes étaient décorées par des larges bandes de couleur horizontales. De manière remarquable, un costume similaire a été porté dans les environs de Tourfan. On a trouvé un chapeau de feutre qui n'avait pas moins de soixante centimètres de haut¹⁸. Chez les Saces, c'étaient les hommes qui portaient des chapeaux pointus. Si l'on accepte le principe

¹⁵ Mallory et Mair, 2000, p. 55.

¹⁶ Ibid., p. 23.

¹⁷ C. Debaine-Francfort, « Les oasis retrouvées de Keriya », *Archéologia* n°375, février 2001, p. 16-29.

¹⁸ Mallory et Mair, 2000, p. 220.

que chaque costume est représentatif d'une ethnie, on en déduit que les gens de Djoumboulak Koum étaient apparentés aux Tourfanais, or à Tourfan, on parlait le koutchéen. Nous ne pouvons pas justifier cette affirmation dans la présente étude. Signalons simplement que c'est aussi l'opinion de Ma Yong et Sun Yutang¹⁹.

Un cabochon en alliage cuivreux, représentant un dragon, a été trouvé sur le site de Djoumboulak Koum. Il a une tête de canidé. C'est peut-être une simple production de l'art animalier, qui était connu de ce peuple. Mais il se peut aussi que ce cabochon ait une signification plus profonde. Un peuple de la Chine du Sud, les Yao, s'est donné un chien-dragon comme ancêtre²⁰. Il peut sembler déplacé de parler ici des Yao, mais nous mettrons en évidence un lien assez surprenant entre les Tokhariens et les peuples de la Chine méridionale.

Les Agnéens constituaient une enclave de tokharien A entre Koutcha et Tourfan (dans la région de Karachahr), ce qui s'explique bien s'ils étaient des immigrants. Selon un texte chinois découvert à Dunhuang et daté de 966, leur royaume était yuezhi²¹. Les Yuezhi étaient des nomades vivant dans l'ouest du Gansu. Ils avaient bâti un empire détruit par les Xiongnu au deuxième siècle avant notre ère. On peut donc admettre que les Agnéens étaient des Yuezhi installés dans la région de Karachahr après leur défaite. Sur les peintures koutchéennes, les femmes portent toutes des jupes ou des robes, alors qu'au troisième siècle, les Agnéennes portaient des pantalons²². Ce doit être un souvenir de l'époque où les Agnéens étaient nomades. Il semble ainsi qu'avant la destruction de l'empire yuezhi, sans doute durant une grande partie du premier millénaire avant notre ère, on parlait le koutchéen dans une vaste zone continue du bassin du Tarim. Pour les Chinois, ce devait être tous les locuteurs de cette langue qui étaient qualifiés de Rong-Chiens.

2. Huangdi et Odin.

Comme il a été dit, c'est un chien blanc hermaphrodite qui était l'ancêtre des Rong-Chiens, mais cet animal descendait lui-même d'un dieu que les Chinois appellent Huangdi. Il est connu pour être le premier empereur mythique de la Chine. Les Rong-Chiens et les Chinois se partageant Huangdi, il faut bien qu'un peuple ait emprunté ce dieu à l'autre.

La plupart des textes chinois admettent qu'après Huangdi, quatre empereurs ont régné sur la Chine : Zhuanxu, Ku, Yao et Shun. Mais cette succession est une invention tardive des lettrés chinois. Comme l'a écrit Marcel Granet, « Huangdi, Zhuanxu et Ku ne figurent pas dans le *Shu jing* ; à Yao et à Shun sont consacrés les chapitres les plus importants de ce livre sacré de l'histoire. Pour les Chinois, nul n'a plus de réalité historique que Yao ou Shun »²³. Le *Shu jing* rassemble des documents datés du onzième au septième siècle avant notre ère. Il ne fait aucun doute que Yao et Shun sont purement chinois. Le *Lunheng* de Wang Chong (27-97) rapporte que : « A l'époque de Yao, dix soleils parurent en même temps, brûlant et desséchant des dix mille êtres. Yao tira vers le ciel contre ces dix soleils. C'est la raison pour laquelle, désormais, on ne voit plus qu'un seul soleil ». Ce mythe, complètement inconnu du monde indo-européen, se retrouve sous de multiples variantes dans tout l'Extrême-Orient, en Sibérie, en Corée, au Japon ou chez les Miao de la Chine du Sud²⁴.

On ne voit pas bien comment les Chinois auraient pu donner Huangdi aux Rong-Chiens, puisqu'ils n'ont jamais occupé le bassin du Tarim avant l'époque des Han. Les Zhou s'y sont sans doute rendus, mais ils n'y ont fait que des incursions et ils ne sont pas d'origine

¹⁹ *History of Civilizations of Central Asia*, Vol. II, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 238.

²⁰ Porée-Maspéro, 1969, p. 514. Cet auteur ajoute que le chien est classé dans la même catégorie que le *nāga*.

²¹ Mallory et Mair, 2000, p. 334.

²² Lévi, 1933, p. 10.

²³ Granet, 1926, p. 239.

²⁴ Mathieu, 1989, p. 49.

chinoise. En revanche, on peut très bien imaginer comment les Rong-Chiens ont donné Huangdi aux Chinois : ils constituaient un peuple guerrier, très puissant, qui a envahi la Chine et occupé une partie de son territoire.

Ainsi, on peut affirmer que Huangdi est un dieu tokharien, plus précisément koutchéen. Nous allons voir qu'il ressemble beaucoup à un dieu germanique appelé Wotan par les Allemands et Odin par les Scandinaves.

D'abord, il convient de donner une description de ce dernier. En germanique commun, son nom était *Wōthanaz. Ce terme est apparenté au verbe *wehen* « souffler », au substantif *Wut* « fureur, rage », au vieil anglais *wōthbora* « poète, oracle », et de manière plus lointaine, au latin *vātēs* « poète, devin, oracle ». Les paysans allemands rencontraient Wotan la nuit, tandis qu'il se déplaçait, avec ses chiens et ses guerriers fantômes, qui étaient des esprits de la tempête. Parfois, il chassait des créatures fantastiques, ou bien une femme qu'il attachait à sa selle après l'avoir capturée. Durant les nuits d'orage, on croyait entendre le fracas de Wotan, de ses compagnons et de leurs chiens, lancés au grand galop. Ils restaient près du sol et marchaient parfois sur le toit des huttes.

La chasse était un entraînement à la guerre. Certains Allemands combattaient durant les nuits obscures, leur corps et leurs boucliers peints en noir pour ressembler à des fantômes et susciter la terreur, d'où les légendes de guerriers fantômes qui sortaient la nuit du royaume des morts. Odin avait des guerriers-fauves. Ils se battaient sans armure, protégés par leurs seuls boucliers, mais avec une rage de chien ou de loup, une fureur divine qui les rendait invincibles. En tant que dieu de la Victoire et des dons intellectuels, Wotan instruisait les Germains sur la stratégie. Il excellait dans l'art poétique et il était vénéré comme dieu de la magie. Dieu sombre du vent armé d'une lance, il amenait la pluie et il stimulait la croissance des plantes et des troupeaux²⁵.

Odin était borgne, car il avait mis un de ses yeux en gage pour acquérir le Savoir. Son aspect plutôt rébarbatif ne l'empêchait pas de paraître irrésistible aux yeux des femmes, et il était réputé être le fondateur de tous les grands lignages. L'Ynglinga Saga, qui l'a transformé en un souverain mythique, dit cependant de lui qu'il était très beau et de très noble apparence. De plus, « il parlait si éloquemment et suavement que tous ceux qui l'entendaient pensaient que cela seul était vrai. Tous ses propos étaient rimés, comme lorsque l'on déclame de la poésie »²⁶. Il était le patron des poètes (appelés scaldes en Scandinavie).

Odin était occasionnellement féminisé. Il pratiquait le *seid*, une magie qui était surtout divinatoire, or elle était d'abord une affaire de femmes. Sous le règne de Domitien (81-96), les Semnons, un peuple germanique, envoya à Rome une ambassade conduite par le roi Masyos et la prophétesse Ganna. Auparavant, César avait observé que c'était des femmes qui décidaient, par la divination, du déclenchement des batailles. Les Scythes avaient une catégorie de devins hommes qui se déguisaient en femmes, appelés énarées par les Grecs (Hérodote, IV, 67). L'association des femmes avec la magie était très fréquente chez les Indo-Européens. Cela explique l'existence des sorcières, dont l'existence est attestée chez les Hittites, les Grecs ou les Tokhariens²⁷.

Chez les Germains, l'essence de la magie et de la science divinatoire était la parole, et la parole était poésie. Quand on a dit qu'Odin est un poète, on sait donc qu'il est savant et magicien.

Odin était le dieu de la Victoire. C'était lui qui enseignait les secrets stratégiques ; il ne répugnait pas à utiliser la ruse et même la perfidie (conformément au tempérament des

²⁵ Hermann, 2001, pp. 182-194.

²⁶ Boyer, 1992, p.144.

²⁷ Agrawala, 1955, p. 17.

Vikings). Sa principale épouse s'appelait Frigg. Elle était la protectrice du mariage et de la maternité, conseillant aux femmes en couches de l'invoquer. Elle était également le parangon de la Mère idéale.

Il y a une ressemblance assez frappante entre Odin et un dieu indien, Varuna. C'est surtout un dieu de l'époque védique, car son importance a diminué à l'époque brahmanique. Il établit et il maintient les lois naturelles et les lois morales, expressions de l'ordre cosmique. Il attrape les coupables et les lie avec son lacet. Odin est aussi armé d'un lacet ; il a un aspect nocturne et il est borgne, mais l'œil qui lui reste est parfois identifié au soleil. Varuna est nocturne et son œil est le soleil. Comme Odin, Varuna est un dieu des morts. Son souffle est le vent, or les Indo-Européens ont la conception d'une âme inférieure constituée de souffle, qui reste terrestre après la mort. Varuna est un grand magicien, et il est omniscient. Il est appelé Savant (Vidvān), Sage (Medhira), Intelligent (Dhira), Discriminateur (Pracetas), Clairvoyant (Kavi), Poète (Kavitara), le Grand-poète (Kavitama), etc.²⁸

Au sujet de Huangdi, dans le chapitre 1 du *Shiji* de Sima Qian, il est écrit : « Dès qu'il vint au monde, il fut divinement doué. Il sut parler en quelques jours [...], jeune homme, il posséda une intelligence lumineuse ». Une information qui recoupe celle-ci est donnée dans le chapitre 23 du *Liji* : « Huangdi donna à des milliers de choses leur dénomination correcte ». Il apparaît ainsi comme un grand spécialiste du langage, l'art du langage étant inséparable des dons intellectuels. De plus, Huangdi était un guerrier, qui apprit « le maniement du bouclier et de la lance », d'après Sima Qian. Il dompta également des bêtes fauves, dont il se servit lors de sa bataille contre un rebelle du nom de Chiyou. Son nom de clan était Youxiong, parce que parmi les animaux domptés, il y avait des ours (*xiong*). Durant sa lutte contre Chiyou, une femme appelée la Fille Sombre lui donna un traité de stratégie, qui lui permit de devenir expert en la matière.

Ces caractéristiques rappellent Wotan ou Odin. Nous avons mentionné les guerriers-fauves d'Odin, ces hommes qui se battaient avec une rage de bête féroce. On les appelait les *berserkir* « chemises d'ours » et les *ulfhednar* « pelisses de loup ». Il est très tentant de considérer que les bêtes fauves de Huangdi étaient équivalentes aux guerriers-fauves d'Odin.

L'existence des guerriers-fauves est attestée en Chine. Vers -1045, la dynastie des Shang a été renversée par celle des Zhou. Il s'agissait en fait de l'invasion de la Chine par des anciens nomades, qui s'étaient sédentarisés et en partie sinisés, comme en témoigne le *Shiji*. Le roi Wu des Zhou alla combattre le dernier roi des Shang avec 300 quadriges, 3000 guerriers « ardents comme des tigres » et 45000 soldats armés de cuirasses. Sans doute les guerriers-tigres ne portaient-ils pas de cuirasse, comme les *berserkir*. En -683, un guerrier qui voulut attaquer le premier l'ennemi se revêtit d'une peau de tigre (ou en revêtit ses chevaux)²⁹.

On peut poursuivre la comparaison. Selon le *Shiji*, Huangdi « compta d'avance les jours en faisant des supputations au moyen de l'achillée ». Les tiges d'achillée sont souvent mentionnées avec un chaudron tripode que Huangdi a fondu. Le chaudron magique est un thème essentiel de la mythologie des Ossètes, qui sont des Iraniens autrefois nomades, et durant le premier millénaire avant notre ère, dans les steppes de l'Asie centrale, on fabriquait de nombreux chaudrons en bronze³⁰. Ainsi, Huangdi était un devin, comme Odin.

Il exerçait comme Wotan une action fertilisante et fécondante, car durant son règne, les animaux, les plantes et les céréales se multiplièrent³¹. Il n'est pas connu pour amener la pluie,

²⁸ Daniélou, 1992, pp. 185-190.

²⁹ Granet, 1926, p. 262.

³⁰ Mallory et Mair, 2000, p. 331.

³¹ Steens, 1996, p. 209.

mais il avait un rapport avec les nuages. D'après le *Shiji* et le *Zuozhuan*, quand il régna sur la Chine, il réglait tout grâce aux nuages, il institua des officiers-nuages et les nuages étaient leurs noms.

Il avait quatre têtes, ce qui signifiait, d'après Confucius, que quatre hommes étaient chargés d'administrer sous ses ordres les quatre directions³². En cela, il ressemblait à Varuna, qui surveillait le monde entier de son trône grâce à ses quatre visages. Ce trône occupait une position centrale.

Huangdi se déplaçait dans un char traîné par deux dragons, précédé par des tigres et des loups et suivi par des esprits³³. Des insectes géants apparurent au cours de son règne³⁴. Les croyances allemandes permettent de comprendre la signification de ce phénomène : selon elles, les âmes peuvent prendre la forme d'insectes. La déesse de la mort, Perchta, est entourée de grillons qui sont les âmes des défunts³⁵. Ainsi, Huangdi est un dieu des morts, comme Odin.

On le voit, Huangdi est presque une copie d'Odin. Les différences entre ces deux divinités s'expliquent par l'évolution divergente des Tokhariens et des Germains. Huangdi se comportait comme un nomade. Il se déplaçait en char et son véritable nom, Xuanyuan, signifiait « brancard ». Il n'avait pas de résidence fixe et il passait ses nuits sous la protection de remparts de chariots³⁶. On peut en tirer argument pour affirmer qu'à une époque reculée, les ancêtres des Koutchéens ont été nomades.

Les peuples occidentaux étaient désignés par le terme de *Rong*. Dans le chapitre sur la musique des annales des Tang, on lit que les Rong se servaient de trompes de cuivre ou de bronze longues de deux pieds et ressemblant à une corne de bœuf, or Huangdi est réputé avoir inventé la trompe de guerre. Il en fit usage lors de son combat contre Chiyou.

Huangdi avait un rapport étroit avec les dragons. On raconte que son char était tiré par des dragons, qu'il s'envola sur le dos d'un dragon à la fin de son règne, voire qu'il avait une face de dragon³⁷. En Chine, il y a plusieurs espèces de dragons, la plus courante étant le *long*. Ce n'est pas un animal spécifiquement chinois.

Le dragon existait chez les Agnéens, et il avait pour eux une importance fondamentale. Dès l'Antiquité, les Chinois connaissaient un peuple occidental appelé les Poissons-Dragons ; il est cité dans le *Shanhai jing*. Selon ce même ouvrage, Huangdi engendra Miao-Long, et celui-ci fut l'un des ancêtres des Rong-Chiens³⁸. Notons que cette affinité de Huangdi avec les dragons n'est pas surprenante, car les dragons sont liés aux phénomènes du tonnerre et de la pluie.

Selon une légende koutchéenne racontée par le pèlerin Xuanzang (600-664), un roi parvint à atteler un dragon à son char. Quand il fut sur le point de mourir, il lui toucha l'oreille de son fouet, et le dragon disparut. Ce roi s'appelait Fleur d'Or. Un souverain koutchéen du septième siècle portait le même nom. Les dragons existaient donc aussi chez les Koutchéens, mais ils n'avaient sans doute pas la même importance que chez les Agnéens. En combinant le lien entre Huangdi et les dragons et le lien entre les dragons et les Tokhariens, on obtient un lien entre Huangdi et les Tokhariens.

³² Pimpaneau, 1990, p. 155.

³³ Zheng, 1989, p. 45.

³⁴ Mathieu, 1989, p. 79.

³⁵ Hermann, 2001, p. 33.

³⁶ Chang Tsung-tung, 1988, p. 35.

³⁷ Mathieu, 1989, p. 79.

³⁸ Mair, 1998, p. 11-12.

3. Le mont Kunlun.

Selon les Chinois, Huangdi a régné par la vertu de la Terre. Comme ils considéraient le jaune comme la couleur de la Terre, ils ont appelé Huangdi le Dieu (*di*) Jaune (*huang*). Le terme *di* s'appliquait originellement aux dieux célestes ; le premier empereur de la dynastie des Qin l'a fait entrer dans son nom, et depuis, il a pris le sens de « empereur ». Cette caractéristique de Huangdi est encore indo-européenne.

Les Scandinaves ont une divinité, Fiorgynn, dont la personnalité paraît floue. C'est une divinité masculine, mais quand son nom est écrit avec un seul *n*, elle devient féminine. Le terme scandinave *fiorgyn* correspond au gotique *fairguni* « montagne » et au vieux haut allemand *Fergunna*, qui renvoie à l'idée de sol montagneux. La déesse Fiorgyn est identique à la Terre³⁹. Odin l'a épousée et a eu d'elle un fils, le dieu Thor. C'est le maître du tonnerre et de la pluie. Son nom, qui est prononcé Donner par les Allemands, signifie « Tonnerre ». Quant à Fiorgynn, il est donné comme père ou amant de Frigg, l'épouse d'Odin.

D'une manière ou d'une autre, Fiorgyn(n), donc la Terre, est associé à Odin. C'est un point commun de plus entre lui et Huangdi.

Au premier millénaire de notre ère, la montagne sacrée des Turcs Bleus (appelés Tujue par les Chinois), était le mont Ötükän. Ce nom se retrouve sûrement dans celui de la déesse mongole de la Terre, Ätügän. Diverses étymologies ont été proposées, la seule qui soit vraisemblable faisant intervenir le verbe **ötü-* « prier ». Elle a été contestée par E. Lot-Falck, car « la prière est d'apparition relativement tardive, la divinité précède le culte, Ätügän a existé avant que l'on ait prié »⁴⁰. Nous pouvons proposer une autre étymologie plus satisfaisante : le tokharien commun **tken* « terre », devenu *tkam* et agnéen et *kem* en koutchéen. On peut très bien supposer une forte influence tokharienne sur les Tujue, car selon le mythe de leurs origines, leurs ancêtres ont vécu dans une caverne au nord de Tourfan et ont épousé des femmes de cette région, or Tourfan se trouvait en zone tokharienne. Il est rare qu'un mythe des origines fasse intervenir un peuple étranger. Ce doit être une manière de reconnaître que la rencontre avec les gens du nord de Tourfan a joué un rôle déterminant dans la formation du peuple tujue. Comme les mots turcs ne commencent jamais par des groupes de consonnes, les voyelles *ö* et *ü* ont été ajoutées à **tken*. Chez les Ouighours, Ötkän est la personnification de la patrie sacrée⁴¹. Dans ce mot, il n'y a qu'une voyelle prothétique.

Si le mont Ötükän est un emprunt aux Tokhariens, cela signifie que chez eux, la Terre pouvait prendre la forme d'une montagne. Cette idée n'est pas étrangère au reste du monde indo-européen, puisque le gotique *fairguni*, terme parent du scandinave *Fiorgyn* « Terre », signifie « montagne ».

Selon le *Mu tianzi zhuan*, durant son voyage en Occident, le roi Mu a visité le palais de Huangdi, situé au sommet d'une montagne, le Kunlun. Huangdi étant un nomade, il l'a construit pour y faire un séjour provisoire. Les Chinois considèrent qu'il a régné au vingt-septième siècle avant notre ère. Il avait donc disparu depuis longtemps que le roi Mu est passé chez lui. Mu éleva un tumulus sur la sépulture d'une divinité appelée Fenglong⁴², qui était forcément identique à Huangdi, de façon à le faire connaître à la postérité.

Le mont Kunlun était situé à l'Ouest, en plein pays barbare. Quatre fleuves, dont le Fleuve Jaune, y prenaient sa source. Aucun d'eux ne coulait vers le nord. Les Chinois ont cru que le Fleuve Jaune prenait sa source dans les montagnes du sud de Khotan. Après avoir étudié « les vieilles cartes et les vieux documents », comme le dit Sima Qian, l'empereur Wu

³⁹ Dillman, 1991, p. 150 et Boyer, 1992, p. 164.

⁴⁰ Lot-Falck, 1953, p. 180.

⁴¹ J.-P. Roux, « Montagne. Axe cosmique. Turcs et Mongols », *Dictionnaire des mythologies*, Paris, Flammarion, 1981.

⁴² Le texte ne porte que le caractère *long*. Guo Pu est persuadé qu'il s'agit de Fenglong.

des Han décida de nommer « Kunlun » ces montagnes, nom qu'elles ont conservé jusqu'à maintenant.

Quand il était encore mythique, le mont Kunlun se trouvait au centre du monde. Il était sous l'Etoile Polaire. On l'appelait aussi « mont de la Cloche », mais le mot *zhong* « cloche » se prononce de la même manière que le mot « centre, milieu ». Il pourrait donc être le « mont Central », or les Chinois considéraient Huangdi comme le dieu du centre.

Le mythe scandinave de la création du monde fait intervenir une vache, Audumbla, dont les pis donnent naissance à quatre fleuves de lait, or cette Vache primordiale, qui existe dans d'autres mythes indo-européens, est le symbole de la Terre⁴³. En léchant des pierres salées, elle en fit surgir Buri. Ce dernier engendra Bor, lequel engendra Odin, Vili et Vé. Puisque Buri signifie peut-être « procréateur » et que Bor signifie « engendré, fils »⁴⁴, on peut se demander si le mythe n'a pas été complexifié, la filiation entre Audumbla et Odin étant à l'origine plus courte.

Le mont Kunlun, avec ses quatre fleuves, évoque la vache Audumbla. Pour les Tokhariens, cette montagne était-elle la Terre « sécrétant » de l'eau ? Dans la mythologie chinoise, on trouve une donnée qui appuie cette hypothèse. Les Chinois connaissaient un marais du Tonnerre (*Leize*) dans lequel vivait Fenglong. C'était un génie du Tonnerre et un maître de la pluie, or comme nous l'avons vu, il était identique à Huangdi. Puisqu'il était représenté comme une créature à tête humaine et à corps de dragon, on retrouve le lien de Huangdi avec les dragons. Ainsi, le même dieu habitait deux endroits : un marais, lieu où la terre et l'eau se mêlent, et le mont Kunlun, montagne d'où quatre fleuves descendent. Très probablement, ces endroits représentaient l'ensemble Terre-Eau, étroitement associé à Huangdi.

Chez les Turcs Bleus, la Terre et l'Eau constituaient un ensemble indissociable, une puissance symétrique et complémentaire du Ciel, Tängri. Cette puissance était appelée *yär-süb*, *yär* et *süb* étant respectivement la terre et l'eau. J.-P. Roux a supposé que le mont Ötükän était une puissance sacrée qui se confondait avec *yär-süb*. Cette montagne serait donc équivalente au mont Kunlun. On peut admettre que *yär-süb* est un concept d'origine étrangère parce qu'il est « de trop » dans la religion turque : E. Lot-Falck a remarqué que cette puissance fait fonctionnellement double emploi avec Umai, qui est une déesse purement turque. « La présence du Jer-süb, entité abstraite, se justifie mal à côté d'Umai, dans les textes Orkhon-Ienissei »⁴⁵.

Il y a une autre raison de penser que le mont Kunlun représente la Terre. Odin est l'époux de Fiorgyn, la Terre, et celle-ci peut être considérée comme une montagne. La relation entre Huangdi et le mont Kunlun pourrait donc correspondre à celle existant entre Odin et la Terre. La situation serait plus claire si l'on pouvait identifier Fiorgyn et Audumbla, mais les textes scandinaves ne permettent pas de le faire.

Les Iraniens ont un dieu, Mithra, qui réside au sommet d'une montagne, la Harā Berezaitī. Son nom signifie « la Très-Haute Déversante » parce qu'elle est la source d'une déesse-rivière qui coule jusqu'au fleuve-océan circumterrestre Vourukaša. Dans la mythologie

⁴³ Sergent, 1995, p. 350.

⁴⁴ Dillmann, 1991, p. 145.

⁴⁵ Lot-Falck, 1953, p. 168. Cet auteur s'est demandé si le terme *yär* ne serait pas à rapprocher du nom scandinave de la terre, *jörðh*. « Le *Jörmungandr*, serpent qui entoure la terre, a son équivalent dans les mythologies bouriate et toungouse et le *Midhgardhr* "demeure du milieu" est un type d'appellation de la terre familier aux Yakoutes. » (note 3, p. 169). Le vieux norrois *gardhr* signifie « enclos » et il pourrait être apparenté au koutchéen *kercci* « palais ».

iranienne, la montagne n'est pas équivalente à une vache : ce sont les eaux de la déesse-rivière et du fleuve-océan qui sont assimilables à des vaches⁴⁶.

Par effet de l'influence iranienne, les Slaves de l'île de Rügen, sur la Baltique, ont vénéré Mithra sous le nom de Sventovit jusqu'au douzième siècle. Il assurait aussi bien la victoire militaire que la prospérité agricole⁴⁷. Sa grande fête annuelle avait lieu après les récoltes. Le nom iranien de Mithra n'était pas inconnu des Slaves, puisque c'est de lui que provient le slave commun *mirъ, avec sa signification initiale de « traité, paix »⁴⁸. En iranien, son nom signifie « contrat » : il contrôle le respect des contrats passés entre les hommes.

Sur l'île de Rügen, Mithra était représenté par une statue à quatre têtes, ce qui rappelle Huangdi et Varuna. Par ailleurs, Mithra et Huangdi étaient tous les deux des dieux du Tonnerre et ils avaient une fonction militaire. Il est possible que Mithra, Huangdi et Odin soient les héritiers d'un même dieu indo-européen habitant une montagne-source.

Indépendamment de toutes les considérations précédentes, on peut trouver une raison de penser que le mont Kunlun est d'origine tokharienne. Au pied de cette montagne, on trouve une Eau Rouge (ou Eau de Cinabre) qui donne l'immortalité à quiconque en boit, or les Mandchous ont un mot, *niktan*, désignant un élixir de cinabre qui confère l'immortalité⁴⁹. Ce terme provient certainement du tokharien *ñäktar, qui n'est pas attesté mais qui serait, d'après les lois phonétiques, l'équivalent rigoureux du terme grec *nectar*, désignant la boisson des dieux de l'Olympe. Le *ä* est une voyelle proche du *i*, qui peut être transformée en un *i* en contexte palatal. Ainsi, le terme « dieu » est parfois écrit *ñikte* par les Koutchéens.

Le nom des dieux en tokharien commun, *ñäkte, est évidemment un dérivé de *ñäktar. Il apparaît ainsi une caractéristique de la théologie tokharienne : les dieux sont, par définition, des êtres qui boivent l'élixir d'immortalité.

4. Ylaiñäkte.

Au début du premier millénaire de notre ère, les Tokhariens se sont convertis au bouddhisme. Ils n'ont pas pour autant abandonné leurs anciennes croyances, et c'est pourquoi nous n'en sommes pas complètement ignorants. A propos du royaume agnéen, les annales de la dynastie des Sui (581-618) ont noté « qu'on y vénère la loi bouddhique et qu'il s'y trouve des sortes de brahmanes ». Très certainement, ces « sortes de brahmanes » étaient des prêtres. Ce témoignage est à rapprocher d'un passage des annales des Wei du Nord (386-534), selon lequel la coutume des Agnéens « était de servir les dieux et les esprits tout en vénérant et en suivant la loi du Bouddha ». Les textes agnéens nous donnent le nom de l'un de ces dieux : Wlāñkät. Son nom koutchéen est Ylaiñäkte. L'agnéen *ñkät* et le koutchéen *ñakte* (ou *ñäkte* en l'absence d'accent tonique sur la première syllabe) signifient « dieu ».

Les Koutchéens désignaient Ylaiñäkte par l'expression *ñaktemts saswe* « seigneur des dieux » (B99 a4) et le considéraient comme équivalent au dieu indien Indra. L'eau de pluie était appelée *ylaiññeşşè war* « eau d'Ylai » en koutchéen et une signification possible de *ylai* est « frappeur » : ce terme peut dériver du verbe *welh₂- « frapper » de l'indo-européen commun⁵⁰. Ylaiñäkte serait donc le « Dieu Frappeur ».

Indra était le dieu indien du Tonnerre. Il tenait une massue de jet, le *vajra*, qui symbolisait la foudre. « Craint en tant que Seigneur des tempêtes et lanceur d'éclair, il est aussi la source de toute fertilité »⁵¹. Il était le dispensateur des pluies et il résidait dans les

⁴⁶ Cornillot, 1998, p. 87.

⁴⁷ Cornillot, 1994, p. 225.

⁴⁸ Ibid., p. 259.

⁴⁹ Wang Pengling, « Tokharian Words in Altaic Regnal Titles », *Central Asiatic Journal*, 1955, p. 178.

⁵⁰ Adams, 1999, p. 519.

⁵¹ Voir Daniélou, 1992, pp. 169-176, pour une description complète d'Indra.

nuages. Outre son *vajra*, il était armé d'un crochet, d'un lasso, d'un arc, d'une épée, mais son arme principale était la magie. Il pouvait prendre toutes les formes qu'il voulait, et comme il était lubrique, il se servait de ce pouvoir pour séduire des femmes. Il était également le roi des dieux et l'un de ses surnoms est *Deva pati* « Seigneur des dieux ».

Nous ignorons si Ylaiñakte réunissait toutes ces caractéristiques, mais sa ressemblance avec Indra devait être assez grande pour que ces deux divinités fussent considérées comme équivalentes. D'après les textes Koutchéens, Ylaiñakte pouvait se rendre où il voulait en prenant une forme quelconque. Par exemple, dans le document B99, il prend l'apparence d'un *yaksha*, une divinité indienne bénéfique. Dans le texte B107, il apparaît sous la forme d'un sage assis sous un arbre. Les deux textes désignent sa métamorphose par la même expression, *weṣ māsk-* « se déguiser ».

Ylaiñakte devait être également présent au Kroraina, un royaume tokharien situé près du Lop Nor. Il est sans doute question de lui dans une phrase de sanskrit bouddhique : « Puisse la pluie d'Indra s'accroître sur terre, puisse les céréales pousser et puisse le roi aller vers la victoire »⁵². Elle laisse entendre qu'il y avait un lien entre Ylaiñakte (forcément appelé Indra, puisque ce texte est en sanskrit), la fertilité et la victoire. Indra est une source de fertilité et il est un guerrier qui se déplace sur un char d'or appelé Victorieux (Jaitra), chargé d'éclairs, d'épées et de javelots, avec un insigne portant le nom de Victoire (Vaijayanta).

Si Ylaiñakte est vraiment le dieu de la Victoire, il est possible de le considérer comme équivalent à Odin, car pour ce dernier, cette fonction est importante. Comme Ylaiñakte, Odin possède la faculté de se déplacer où il le veut en changeant d'aspect. Wotan et Ylaiñakte amènent la pluie et ont une action fertilisante.

Dans le document B99, Ylaiñakte se présente à un roi sous la forme d'un *yaksha* pour lui enseigner la Loi bouddhique (le Dharma, comme on dit en Inde). Pourquoi l'auteur du texte a-t-il confié cette mission à lui plutôt qu'à des divinités bouddhiques ? Il est possible qu'Ylaiñakte ait été un détenteur du Savoir comparable à Odin et qu'avec l'arrivée du bouddhisme, il se soit maintenu dans les croyances koutchéennes en devenant un excellent connaisseur et enseignant du Dharma.

Si Ylaiñakte était un dieu savant, il était forcément poète, toute forme de savoir étant retenue par cœur, sous forme de poèmes, chez les anciens Indo-Européens. Ils se distinguaient d'autres peuples, comme les Chinois, par un certain refus de l'écriture. Ils pratiquaient plus que de la poésie : ils cultivaient tout un art du langage, qui comprenait la grammaire. Chez les Kroraïnais, la grammaire et la poésie étaient des branches de la connaissance⁵³. On peut se demander si cet art du langage explique la conservation du koutchéen : cette langue est restée très proche du tokharien commun, à la différence de l'agnéen. Bien sûr, les Agnéens pratiquaient la poésie, mais les Koutchéens ont pu donner une telle importance à cet art qu'il a survécu à la disparition des langues tokhariennes. En 1913, Sylvain Lévi a écrit que « le passé ne s'abolit jamais tout entier : aujourd'hui encore, les habitants de Koutcha, descendants sans doute fort altérés des occupants aryens, sont réputés dans tout le Turkestan chinois pour leur talent musical ; leur langage n'en est pas moins apprécié »⁵⁴. Il a cité un témoignage de Martin Hartmann datant de 1908, selon lequel « Les gens de Koutcha, disent les gens de Yarkand, ont un parler extraordinairement pur ; ils parlent en vers ; il y a dans leur langage beaucoup de choses que nous ne comprenons pas ». C'est pourtant une langue turque qui est parlée dans le bassin du Tarim, depuis le début du deuxième millénaire.

⁵² Agrawala, 1955, p. 15.

⁵³ Agrawala, 1955, p. 52. Cf. aussi Sergent, 1995, p. 390 : « On doit se demander si la complexification de l'indo-européen ne résultait pas déjà des efforts des poètes - c'est-à-dire des intellectuels de ce temps - pour compliquer délibérément et raffiner leur langue ».

⁵⁴ Lévi, 1913, p. 380.

L'art du langage des Koutchéens s'explique-t-il par la vénération d'Ylaiñäkte, qui était un dieu poète, capable comme Odin de s'exprimer en vers ?

Nous considérons Huangdi comme un dieu koutchéen. Ylaiñäkte et Huangdi étant tous les deux des maîtres du Tonnerre, on doit admettre qu'ils sont identiques. Le premier a une fonction de dispensateur de pluie qui est clairement attestée dans les textes et le second a des relations avec les nuages. Tous les deux ont une action fertilisante et fécondante. Ylaiñäkte est probablement un dieu du Savoir ; Huangdi brille par son intelligence.

Cette constatation permet de répondre à la question ci-dessus. Huangdi étant l'ancêtre mythique des Rong-Chiens, il faut s'attendre à ce que les Koutchéens aient eu une grande vénération pour Ylaiñäkte. On sait que Huangdi avait une parfaite maîtrise de l'art du langage. Il est donc naturel que les Koutchéens aient cultivé cet art. On peut remarquer que l'homologue agnéen d'Ylaiñäkte, Wlāñkät, ne semble pas être un dieu de premier plan. On sait que le royaume d'Agni était placé sous le patronage du bodhisattva Maitreya⁵⁵. Cela explique peut-être la mauvaise conservation de la langue agnéenne.

Comme l'a montré Bernard Sergent⁵⁶, Apollon, le patron des poètes grecs, est une forme d'Odin. On le représente armé d'un arc, mais à l'origine, il tenait une lance, comme Odin. Apollon possède de nombreux points communs avec le dieu celté Lug, lequel est armé d'une lance qui symbolise l'éclair. Lug possède des traits « odiniques » très marqués⁵⁷.

Il est possible de trouver un dieu similaire à Ylaiñäkte chez les Hittites. Ce peuple avait un dieu de l'Orage qui était aussi un dieu de la Victoire. Ils l'appelaient Tarhunt ou Tarhuna, ce qui signifie « le Victorieux ». Il était le maître du tonnerre, de la pluie et des nuages, ainsi que le dieu « de la campagne » et « de la croissance »⁵⁸. Dieu de la force militaire, il protégeait les armées et accordait la victoire. Il combattait les démons incarnant le Mal. Son épouse était une véritable matrone, gardienne des vertus familiales et de l'ordre social.

Le dieu du Tonnerre des Lituaniens s'appelait Perkūnas. Il avait l'apparence d'un homme vigoureux, portant une barbe rousse et tenant une hache symbolisant la foudre. Il vivait dans un château sur une montagne. Il traversait le ciel en faisant un grand vacarme, sur son char aux roues enflammées tiré par un bouc⁵⁹. Dieu guerrier, il cherchait les démons pour les foudroyer. Il aidait les Lituaniens lors de leurs expéditions militaires en provoquant des phénomènes atmosphériques. Il leur permettait par exemple de traverser les rivières en les congelant. Le grondement du tonnerre annonçant le réveil de la nature au printemps, il exerçait une action fertilisante⁶⁰. Son nom signifie « Frappeur », ce qui rend probable l'explication du koutchéen *ylai* et de l'agnéen *wlā* par la racine **welh*₂ « frapper ».

Le dieu slave qui correspond à Perkūnas est Perun. Comme il vit sur une montagne, il a donné son nom, dans les Balkans, à plusieurs montagnes : Perun, Perunac ou Perunkovac⁶¹. D'après l'historien byzantin Procope de Césarée, les Slaves « croient qu'un seul dieu, créateur de la foudre, est l'unique souverain de toutes choses ». Ce doit sûrement être Perun. Il importe de remarquer que Tarhunt, lui aussi, est étroitement associé aux montagnes.

⁵⁵ Lévi, 1933, p. 22.

⁵⁶ Communication personnelle.

⁵⁷ Guyonvarc'h et Le Roux, 2001, p. 181.

⁵⁸ Masson, 1991, p. 242.

⁵⁹ Thor se déplace sur un char tiré par deux boucs. Une influence scandinave sur la mythologie lituanienne est tout à fait envisageable.

⁶⁰ Une description des dieux lituaniens est donnée dans M. Gimbutas, *The Balts*, London, Thames & Hudson, 1963.

⁶¹ Masson, 1991, p. 110.

Au paragraphe 9, nous verrons que Huangdi, Perun et Tarhunt sont engagés dans une lutte contre un dieu en forme de serpent qui cherche à empêcher le soleil de se lever.

Au début du septième mois, les Koutchéens célébraient une grande fête qui durait sept jours. Elle a été décrite par un moine originaire de Kachgar que l'on connaît par son nom chinois, Huilin (737-820) : les participants effectuaient une danse masquée appelée *sumuzhe*, « et le jeu consiste à arroser d'eau boueuse un homme qui marche ou à l'attraper avec des lacets munis de crochets » pour réprimer et chasser les mauvais démons selon la tradition indigène⁶². Evidemment, cet homme qui marche symbolise un démon.

Il y a de bonnes raisons de croire que cette fête était celle d'Ylaiñäkte. Le lituanien Perkūnas foudroyait les démons et le dieu de l'Orage des Hittites était également leur ennemi, or Ylaiñäkte correspondait à ces deux divinités. L'indien Varuna était le Lieur : il punissait les hommes en les attachant avec ses lacets. Odin avait pour habitude de lier ses ennemis. Il est très possible que les liens utilisés par ces dieux symbolisent l'éclair, puisque les traînées lumineuses qui déchirent le ciel pendant les orages ressemblent à des fils lumineux, et même à des fils munis de crochets. Ainsi, quand les Koutchéens attrapaient le démon avec ce lacet, ils le foudroyaient symboliquement. Pourquoi arroser le démon d'eau boueuse ? Il s'agit de terre et d'eau mélangées, comme on en trouvait dans le marais du Tonnerre. Le symbolisme de la fête du septième mois est donc parfaitement clair.

Les Chinois ont associé à Huangdi, leur version d'Ylaiñäkte, deux frères, Shentu et Yulei. Ils ligotaient à un immense pêcher les esprits qui avaient fait du mal aux hommes et les donnaient à manger à des tigres⁶³. C'est pourquoi, pour faire peur aux démons, on collait aux portes une image de tigre ou des deux frères. On les appelait les « dieux des portes ». Le mythe tokharien demeure reconnaissable malgré sa sinisation : les démons étaient jetés aux tigres, mais avant leur châtement, Shentu et Yulei éprouvaient le besoin de les lier.

Les Scandinaves célébraient vers le 15 avril une fête « pour la victoire », comme l'a rapporté Snorri Sturluson. Odin étant le dieu de la victoire, cette fête devait être la sienne. Bien que située assez tôt dans l'année, elle était appelée *sumarblót*, où *sumar* signifie « été ». C'est un terme apparenté à l'anglais *summer*, et de manière plus lointaine, à l'adjectif koutchéen *šmāye* « estival » et au substantif agnéen *šme* « été ». La fête d'Ylaiñäkte étant estivale, on peut supposer une origine commune aux fêtes scandinave et koutchéenne, la première ayant été un peu avancée. Il est naturel que la fête du dieu du Tonnerre se déroule en été, qui est la saison des orages. En Russie, la fête de Saint-Elie, le substitut chrétien de Perun, a lieu le 20 juillet.

D'après le calendrier des fêtes agnéennes donné par le *Youyang zazu*, au huitième siècle, les Agnéens effectuaient le septième jour du septième mois un sacrifice aux ancêtres⁶⁴. Ils n'avaient donc pas l'équivalent de la fête koutchéenne d'Ylaiñäkte. Nous ne disons pas qu'ils ne vénéraient pas ce dieu, mais Wlāñkāt était apparemment moins important pour eux qu'Ylaiñäkte pour les Koutchéens.

5. Les génies des eaux.

Comme il a été dit ci-dessus, les dragons de l'espèce *long* sont communs aux Chinois et aux Tokhariens. Ils jouaient certes un rôle important dans les croyances chinoises, mais qui sait s'ils ne bénéficiaient pas chez les Tokhariens d'une vénération beaucoup plus grande ? Une origine indo-européenne des dragons n'aurait rien d'in vraisemblable. Elle est même très

⁶² S. Gaulier, « Aspects iconographiques des croyances eschatologiques dans le bassin du Tarim d'après deux documents Pelliot », *Arts Asiatiques*, 1973, p. 169.

⁶³ Pimpaneau, 1990, p. 163.

⁶⁴ Lévi, 1933, pp. 12-13

probable, puisque le *long* est une créature à tête de cheval et à corps de serpent⁶⁵, or le cheval a certainement été apporté en Chine par les Indo-Européens. Le mot chinois qui le désigne, *ma*, provient de l'indo-européen commun **mark-*. Des créatures à tête de cheval et à corps de serpent existent dans la mythologie grecque : elles tirent le char de Poséidon.

On peut aussi comparer les dragons chinois aux génies des eaux scandinaves, bien qu'ils n'aient pas le même aspect. Ces derniers apparaissent dans de nombreuses légendes scandinaves. Voici l'une d'elles. Un pêcheur prit dans son filet un être de la taille d'un enfant, qui était poisson au-dessous de la ceinture et homme au-dessus. Il le traita correctement et le relâcha quand cette créature, ayant entendu une voix provenant de la mer, lui dit : « C'est papa qui m'appelle ». Le père était le *havman*, le génie de la mer. Il remercia le pêcheur en lui offrant un bateau merveilleux puis en lui indiquant un endroit où il put pêcher tant de poissons que son bateau menaça de couler sous la charge. Ces génies, qui peuvent procurer la richesse aux hommes, possèdent eux-mêmes des richesses fabuleuses. Il arrive qu'un marin soit invité par l'un d'eux et qu'il découvre, au fond de la mer, un palais dont les richesses l'éblouissent. Ils épousent parfois des êtres humains, mais en général, ces unions se terminent mal⁶⁶.

Les dragons chinois étaient réputés pour leur richesse. Il existe quantité de récits d'hommes ayant visité leurs palais. L'un d'eux se trouve dans le *Yu shi ming yan*, « Paroles pour instruire les hommes », une anthologie de récits populaires compilée par Feng Menglong (1574-1646).

Un jeune homme, Li Yuan, aperçut des garçons en train de frapper un serpent dans les herbes, avec une baguette de bambou. Il s'approcha d'eux et vit que ce serpent avait un aspect étrange : il avait des yeux d'or et des écailles brillantes. Il le recueillit, le soigna et lui rendit la liberté. Plus tard, un domestique inconnu lui transmit une invitation. Il fut conduit en bateau jusqu'à un palais, où il fut accueilli par un roi et son fils aîné. Il comprit alors qu'il se trouvait dans le palais des dragons et que le fils aîné était le dragon qu'il avait sauvé. Tous avaient pris une forme humaine. Une salle était « somptueusement décorée d'or et d'émeraude. Elle était décorée par des lanternes en forme de dragon et des chandeliers en forme de phénix. Des brûle-parfums répandaient l'odeur du musc, des tentures de soie brodée à franges protégeaient les murs. Deux sièges recouverts de soie brodée de dragons occupaient le centre de la salle. Devant tout ce luxe, Li Yuan demeurait interdit et n'osait pas s'asseoir ». Li Yuan repartit du palais avec un paquet d'or et de perles. En plus, le roi lui donna sa fille en mariage, mais seulement pour une période de trois ans et en lui demandant de ne révéler à personne sa véritable nature : en principe, les dragons ne peuvent pas vivre avec les hommes.

Le culte des dragons est attesté dans le bassin du Tarim, non seulement chez les Tokhariens, mais aussi chez les Khotanais, qui étaient des Iraniens. Ces génies apparaissent dans une légende khotanaise racontée par Xuanzang. Une rivière s'était subitement arrêtée de couler. Les champs n'étaient donc plus irrigués, or dans cette contrée désertique, l'irrigation était absolument nécessaire. Le royaume était donc en danger. Le roi obtint le conseil de faire des sacrifices et des prières au dragon qui habitait ce fleuve. L'ayant mis en application, il vit une femme surgir des eaux. Elle lui expliqua que, son mari étant mort, il n'y avait plus de maître pour donner des ordres, et que le fleuve ne coulait plus pour cette raison. Elle demanda au roi de choisir un de ses ministres, qui deviendrait son nouvel époux. De retour chez lui, le roi trouva un volontaire. Celui-ci partit pour le palais du dragon, sous les eaux, vêtu de blanc sur un cheval blanc.

Les Koutchéens avaient une croyance semblable. Dans le document B3, on lit en effet : *nāgi lakam tsatkuṃ enkwala ypauna ā[rsem] wranta osontrā* « Si les *nāga* voient des

⁶⁵ Steens, 1996, p. 129.

⁶⁶ G. Dumézil, 1970, p. 187 à 189.

passions perverses et (abandonnent) les pays, les eaux se tarissent ». Elle fait intervenir le terme sanskrit *nāga*, qui désigne les génies des eaux de l'Inde, des créatures mi-hommes mi-serpents. La coutume était apparemment d'utiliser le mot sanskrit pour « dragon » au lieu du mot koutchéen dans les textes bouddhiques. C'est dommage, puisqu'à cause de cela, nous ignorons la désignation koutchéenne des dragons. En tout cas, comme à Khotan, c'étaient ces génies qui faisaient couler les rivières et qui permettaient aux agriculteurs d'exercer leur activité. On conçoit aisément que le culte des dragons ait joué, dans le bassin du Tarim, un rôle fondamental. En fait, la légende khotanaise semble être un souvenir des sacrifices humains que l'on offrait aux dragons : on noyait un homme dans une rivière afin qu'elle continuât à couler.

On aurait cependant tort de croire que les Agnéens étaient assimilés à des dragons pour cette raison. Nous pensons qu'ils étaient des Yuezhi installés dans la région de l'actuelle Karachahr après leur défaite. Dans l'Antiquité, ils ignoraient donc sûrement l'agriculture irriguée.

A une époque très reculée, la totalité des Tokhariens étaient nomades, comme l'indique une étymologie très vraisemblable proposée par G.-J. Pinault pour l'agnéen *ype* et le koutchéen *yapoy*, signifiant « pays ». Il explique ces termes par le tokharien commun **yāwāy-* « pâturage »⁶⁷. Le caractère nomade de Huangdi est un autre indice. Les dragons tokhariens ont certainement une origine très ancienne, et c'est après la sédentarisation qu'ils sont devenus responsables de l'irrigation. Ils peuvent être un héritage indo-européen.

Les Scandinaves avaient un dieu, Niord, que l'Islandais Snorri Sturluson (1179-1241) a décrit en ces termes : « Il habite au ciel l'endroit appelé Noatun. Il a pouvoir sur la marche du vent, et il calme la mer et le feu ; c'est lui que l'on doit invoquer pour la navigation et pour la pêche. Il est si riche et si fortuné qu'il peut donner, à ceux qui l'invoquent pour cela, abondance de terres et de biens meubles ». Noatun est littéralement « l'Enclos aux Bateaux », ce qui montre que Niord est un dieu de la Mer. Dans l'Ynglinga Saga, Snorri ajoute : « De son temps, il y eut une merveilleuse paix et tant de moissons de toutes sortes que les Suédois crurent que Niord avait puissance sur les moissons et les biens meubles des hommes ». Il a eu un fils et une fille, Freyr et Freyia, qui sont des dieux de la fertilité-fécondité. Le nom de Freyr signifie « Seigneur, Maître », et celui de Freyia est la forme féminine du même mot. Elle est donc la Maîtresse. Nous désignerons Freyr et Freyia comme étant les Jumeaux.

Pour Georges Dumézil, Niord n'est rien d'autre qu'un « super-génie » des eaux. Nous avons vu que les génies des eaux peuvent aider les pêcheurs à attraper des poissons. Niord a la même capacité. Plusieurs siècles après leur évangélisation, les Norvégiens remerciaient encore Niord après une bonne pêche. Comme les génies des eaux, il est d'une richesse incommensurable.

Dans la forteresse d'Asgard, le domaine des dieux, il y avait une déesse qui s'appelait Idunn et qui était une hypostase de Freyia⁶⁸. Le géant Thiazi trouva un moyen de l'enlever. Les dieux la récupérèrent et tuèrent son ravisseur. Sa fille de celui-ci, Skadi, se rendit chez eux tout armée pour le venger, mais elle obtint un accord de compensation. Les dieux devaient lui donner un mari, qui fut Niord, et la faire rire. Loki se chargea de l'égayer. Les jeunes mariés décidèrent de séjourner neuf nuits sur la montagne, qui restait le domaine de l'épouse, et trois nuits au bord de la mer (les Scandinaves comptaient le temps en nuits). Ce compromis n'empêcha pas le divorce, chacun des époux étant trop attaché à son domaine.

⁶⁷ « The Bronze Age and Early Iron Age Peoples of Eastern Central Asia », ed. V. H. Mair, p. 367.

⁶⁸ Boyer, 1992, p. 181.

Skadi avait un air laid et farouche. Elle hantait les nuits en chasseresse armée d'un arc et de flèches. Elle est interprétée comme étant la déesse de la terre glacée et hivernale, donc stérile⁶⁹.

On connaît les Germains continentaux du début de notre ère grâce à la *Germanie* de l'historien romain Tacite. Il a cité sept tribus, dont les Angles, ayant en commun la vénération de Nerthus, qui était d'après lui la Terre-Mère. Ces sept tribus constituaient le peuple des Ingvaeones, qui vivait au bord de la mer. Le texte de Tacite, rédigé d'après le récit d'un voyageur romain, manque malheureusement de clarté. Il est question d'une île qui était probablement danoise. Dans cette île, se trouvait une forêt sacrée avec un temple de la Terre-Mère. Au printemps, on mettait son image dans un char fermé par des voiles, tiré par des vaches (noter le symbolisme !). Pendant trois jours, il était promené de village en village. C'était une grande fête durant laquelle la paix régnait, toutes les armes étant enfermées. A la fin, la déesse était rendue à son temple et son char était englouti dans un lac avec quelques esclaves.

En commentant ce récit, Paul Hermann a supposé que cette fête était la célébration du mariage de la Terre-Mère avec le Ciel, surnommé Ingwio « Celui qui arrive ». Mais en Scandinavie, il y a un Yngvi qui est identique à Freyr, le fils du dieu de la Mer⁷⁰.

En vérité, Nerthus est un nom rigoureusement équivalent à Niord. Le nom de ce dernier s'écrit Njördhr en vieux norrois. Régis Boyer l'a interprété comme « Non-Terre », la terre se disant *jörðh* en Scandinavie⁷¹. Si cette étymologie tout à fait vraisemblable est exacte, il est impossible que Nerthus et la Terre-Mère soient une seule et même personne. Cette fête devait être le mariage de la Terre-Mère, proménée dans le char en convoi nuptial, avec Nerthus, le dieu de la Mer, le Non-Terre, le négatif de la Terre. Le voyageur romain qui a décrit la fête à Tacite a pu faire une confusion. La *Germanie* est d'ailleurs entachée d'autres erreurs.

Selon R. Boyer, l'enlèvement d'Idunn correspond à une période de disparition de la fertilité-fécondité. Sa réapparition est suivie du mariage de Niord et de Skadi. Il est légitime de chercher à rapprocher ce dernier mythe de la fête printanière des Ingvaeones, les Scandinaves et les Ingvaeones étant deux peuples germaniques. On admettra donc que le mariage de Nerthus et de la Terre-Mère correspond à celui de Niord et de Skadi. Cette cérémonie marque le passage de l'hiver au printemps. Avant elle, la Terre est stérile, et ensuite, elle devient féconde. Selon le mythe scandinave, cette union est provisoire.

Les bateaux et les charrues étaient souvent associés en Allemagne. A Ulm, il fut interdit en 1530 de défiler lors de la Saint-Nicolas avec une charrue ou un petit bateau : ils devaient être les emblèmes d'un ancien dieu, et les autorités essayaient d'éradiquer les coutumes païennes qui subsistaient⁷². Nous savons que Niord habitait l'Enclos aux Bateaux. On peut donc supposer que le bateau et la charrue étaient des emblèmes de Nerthus-Niord, celui-ci apparaissant comme un dieu à la fois marin et agriculteur.

Des gravures rupestres scandinaves associent des représentations de pieds nus à des animaux et des bateaux⁷³. Le mariage de Skadi se déroula ainsi : elle dut choisir un mari parmi des dieux dont elle ne pouvait voir que les pieds. Elle prit celui qui avait les pieds les plus beaux, et ce fut Niord. Dans les Balkans, la coutume existe encore de travailler la terre pieds nus. En Biélorussie, la fête du *Yarilo* était célébrée le 24 juin. Une jeune fille était habillée en garçon, avec un manteau blanc, puis mise pieds nus sur un cheval blanc. Elle était

⁶⁹ Boyer, 1992, pp. 167-168.

⁷⁰ Hermann, 2001, p. 216.

⁷¹ Boyer, 1992, p. 167.

⁷² Hermann, 2001, p. 225.

⁷³ Dumézil, 1970, p. 42.

ensuite conduite dans les champs, tandis que ses compagnes chantaient : « Il circule, Yarilo, par le monde, faisant pousser le blé aux champs, aux hommes multipliant les enfants. Et où il pose le pied, il y a blé par meules, et partout où il regarde, l'épi fleurit »⁷⁴. La signification de ces données est claire : le pied nu, ou son empreinte, est fertilisant et fécondant. Elles confirment que Niord, avec ses beaux pieds, était un agriculteur qui épousait la Terre au printemps.

6. Ancêtres mythiques.

D'après Xuanzang, à l'est du royaume koutchéen, à proximité d'un temple du Ciel, il y avait un étang où vivaient des dragons. Prenant la forme de chevaux, ils s'unirent à des juments qui donnèrent naissance à des chevaux-dragons, animaux violents et difficiles à dompter. Seuls leurs descendants purent être domestiqués et attelés, et depuis ce temps, le royaume produisit en grand nombre d'excellents chevaux. Par ailleurs, se métamorphosant en hommes, les chevaux-dragons s'unirent aux femmes d'une cité. Leurs fils furent des hommes braves qui couraient aussi vite qu'un cheval au galop. Peu à peu, par contamination, tous les habitants de la cité furent de la race des dragons. Fiers de leur force, ils n'obéissaient plus aux ordres royaux. Le roi fit alors appel aux Tujue, qui les massacrèrent tous, et de cette ville, il ne reste plus que des ruines envahies par la végétation⁷⁵. Les Agnéens, considérés comme des dragons, étaient très probablement des rescapés de l'empire yuezhi. Cette légende a donc toutes les chances d'être l'histoire des Yuezhi, de leur naissance mythique jusqu'à leur destruction par les Xiongnu, ramenée à l'échelle du Koutchi. Les Agnéens étaient qualifiés de dragons parce que leurs ancêtres étaient les dragons du lac.

Cette légende contient un élément essentiel : des dragons sortent du lac et prennent l'apparence d'étalons pour s'unir à des juments. Leurs enfants sont des chevaux qui ont du sang de dragon. Ce thème se trouve en bonne place chez d'autres peuples indo-européens.

Dans la mythologie grecque, Déméter, qui était la Terre-Mère, avait pris l'apparence d'une jument afin de paître avec d'autres animaux, mais Poséidon prit à son tour la forme d'un étalon et parvint à s'unir à elle. De cette union, est né un cheval, Aréion, et une fille que l'on appelait « la Maîtresse », Despoina. Ainsi, les dragons de la légende koutchéenne correspondent à Poséidon, or le char du dieu grec est tiré par des créatures semblables à des dragons. Quant aux chevaux-dragons, ils doivent avoir quelque rapport avec le cheval Aréion.

Le même thème est illustré en Inde. Le Ciel, Dyauh (également appelé Tvashtar, le Créateur), avait pour fils un dieu solaire et igné appelé Vivasvat, le Rayonnant de l'Aurore. Il avait également une fille, Saranyū. Afin de la féconder, il donna sa semence à Vivasvat. Elle engendra d'abord deux jumeaux, un garçon et une fille qui s'appelaient respectivement Yama et Yamī⁷⁶. Le terme *yama* signifie « jumeau » et *yamī* en est la forme féminine. Saranyū prit ensuite la fuite sous l'apparence d'une jument, mais Vivasvat la poursuivit en prenant celle d'un étalon, et il parvint à la rattraper. De leur rencontre, naquirent deux garçons, les Nāsatya. Ils étaient encore appelés les *Aśvin*, nom dérivé du terme *aśva*- « cheval » et qui signifiait « Cavalier ».

Un curieux hymne du Rig-Veda montre Yama repousser les assauts de sa sœur, qui veut absolument s'unir à lui pour prolonger leur race. Selon Louis Renou, il provient d'une déviation moralisante qui condamnait l'inceste et qui n'a pas eu de suite⁷⁷ : Yama et Yamī se sont en réalité unis et ont engendré l'ancêtre de l'humanité, appelé *Manu* par les Indiens. Dans

⁷⁴ Dumézil, 1970, p. 40.

⁷⁵ Je remercie Victor H. Mair pour m'avoir donné une bonne traduction de cette légende.

⁷⁶ Cornillot, 1998, pp. 90-91.

⁷⁷ L. Renou et J. Filliozat, *L'Inde classique*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1985, p. 333.

le brahmanisme, Yama est devenu le roi des morts, et c'est surtout sous cet aspect qu'il est connu. Manu a été considéré comme étant issu de l'union de Vivasvat avec une copie de Saranyū que la déesse avait elle-même fabriquée. Ce mythe artificiel est le fruit de la déviation moralisante.

Les Germains continentaux avaient un mythe, raconté par Tacite, qui rappelait le mythe indien. La Terre a engendré Tuisto, un personnage dont le nom signifiait « Double » et qui était donc une ancienne paire de jumeaux (le mari de la Terre n'est pas mentionné). A son tour, Tuisto a engendré Mannus, l'ancêtre des Germains. C'est de son nom que vient l'allemand *Mann* ou l'anglais *man* « homme ». Mannus eut trois fils, qui furent les fondateurs des trois peuples allemands, les Ingaevones ou Ingvaeones, au bord de la mer, les Irminones ou Herminones, originaires de l'Elbe moyenne, et les Istaevones ou Istvaeones, le long du Rhin.

Les Scandinaves sont de proches parents des Germains continentaux, mais ils ont un mythe différent de la création de l'humanité : les dieux ont créé le premier homme et la première femme à partir de deux troncs d'arbres qu'ils avaient trouvés au bord de la mer. Il est étonnant que le mythe allemand trouve un parallèle chez les Indiens, qui ne sont pas particulièrement proches des Germains au sein de la famille indo-européenne, plutôt que chez les Scandinaves. On peut supposer que ces derniers ont pris leur mythe à un peuple non indo-européen qui habitait leur territoire quand ils y sont arrivés. Ils ont cependant un dieu de la Mer, Niord, qui a eu un garçon et une fille, Freyr et Freyia. Le nom de la fille, « Maîtresse », a exactement la même signification que celui de la fille de Poséidon ; quant à Freyr, il n'est pas un cheval, mais il a d'importantes relations mythiques et rituelles avec le cheval⁷⁸. Freyr et Freyia forment un couple de jumeaux qui correspond très probablement à Tuisto. Si l'on combine la mythologie scandinave et allemande, on trouve que les jumeaux sont les enfants de Niord, qui est un dieu de la Mer, et de la Terre. Par suite, le couple germanique Niord-Terre correspond au couple grec Poséidon-Déméter. Nous avons vu que Niord est un agriculteur, or Poséidon n'est pas sans rapport avec l'agriculture. Il a été chthonien avant d'être marin. Au mois de *Posidéon*, les Athéniens célébraient la fête des *Halos* (de *halôs*, l'aire ou le champ labouré) afin de préserver le grain germant en terre. On sacrifiait à Déméter et à sa fille Coré, mais aussi à Poséidon.

Signalons que Freyr, encore appelé Yngvi, est l'ancêtre mythique de la dynastie norvégienne des Ynglingar⁷⁹. S'il n'est pas le père d'un certain Mannus, il a quand même une descendance. Enfin, il est parfois donné comme époux à sa sœur Freyia.

De toute évidence, nous nous trouvons face à un mythe indo-européen dont la légende koutchéenne est un écho. Elle a subi une transformation visible : il est question des Tujue, qui ne sont entrés dans l'histoire qu'au sixième siècle de notre ère. Les dragons du lac doivent résulter de la démultiplication d'un dieu qui correspondait à Niord et à Poséidon. On remarque d'ailleurs que les dragons de l'espèce *long* rappellent par leur richesse les génies scandinaves de la Mer, proches de Niord, et par leur aspect les créatures qui tirent le char de Poséidon.

Ici, nous rencontrons un problème, puisque les dragons possèdent des affinités particulières avec Huangdi, qui n'est pas un dieu de la Mer. Pour essayer d'y voir plus clair, on peut poursuivre l'examen de la mythologie scandinave.

Odin a eu, avec Frigg, un fils qui rappelle quelque peu Freyr : il s'agit de Baldr. D'après Snorri Sturluson, « Il est le meilleur, et tous le louent. Il est si beau et si brillant qu'il émet de la lumière ». Il est donc un dieu d'abord solaire. Il habite à Breidablik, résidence dont le nom signifie « Vaste Eclat ». Comme il est d'une blancheur immaculée, on peut proposer

⁷⁸ Un cheval des sagas scandinaves s'appelle Freyrfaxi « Crinière-de-Freyr ». Boyer, 1992, p. 172.

⁷⁹ Dillmann, 1991, p. 14.

comme origine à son nom un terme indo-européen signifiant « blanc », d'où dérive également le nom des Baltes : ces derniers sont les « Blancs ». Baldr est aussi protecteur de la prospérité, dans une perspective de justice et de paix, mais il sait se battre⁸⁰.

Baldr et Freyr ont des points communs : ils sont lumineux et ils sont de tendres et de doux époux. Comme Baldr, Freyr est en rapport avec la prospérité et la paix, mais il sait se battre. Il possédait un glaive, dont il était privé quand il a affronté un certain Beli, si bien qu'il l'a tué avec les bois d'un cerf. Snorri a écrit qu'il aurait pu le tuer à mains nues.

Il est possible de trouver une soeur à Baldr. Freyia a pour mari un dieu qui s'appelle Odr et dont le nom est de même origine que celui d'Odin. L'épouse de Wotan est Frija. Elle correspond donc à Frigg. En Poméranie, on croyait qu'elle errait à la recherche de son époux en pleurant⁸¹. Cela rappelle le mythe scandinave de Freyia qui cherche son époux Odr, parti en voyage, en pleurant des larmes d'or rouge. D'autres données illustrent le parallélisme du couple Odr-Freyia avec le couple Odin-Frigg⁸², or le premier a eu une fille appelée Hnoss, d'une très grande beauté. Son nom signifie « Joyau ». La beauté de Hnoss correspond probablement à celle de Baldr.

Baldr et Freyr ne sont peut-être qu'un seul et même dieu susceptible d'être considéré comme un fils d'Odin ou de Niord. S'il est fils d'Odin, son aspect solaire est accentué, et cela correspond au caractère solaire d'Odin (rappelons qu'Odin a le soleil sur le visage). S'il est fils de Niord, dieu agriculteur, il est une divinité de la fertilité-fécondité. Il y aurait donc une sorte de complémentarité entre Odin et Niord. A certains égards, ces dieux sont opposés : Odin a un aspect guerrier tandis que Niord est associé à la paix.

Ce que l'on sait des Rong-Chiens appuie cette hypothèse. Nous avons déjà dit que selon le *Shanhai jing*, Huangdi a engendré Miao-Long. A son tour, celui-ci a engendré Rong-Wu, qui a engendré Nong-Ming, qui a engendré un chien blanc. Cet animal était hermaphrodite ; il a donné naissance aux Rong-Chiens. On ne sait trop que penser de cette généalogie, qui peut résulter d'une déformation par les Chinois du mythe de l'origine des Rong-Chiens. Remarquons la signification de quelques-uns de ces noms : *miao* « pousse, jeune plant », *long* « dragon », *ming* « clair, brillant ». C'est le même terme *rong* qui apparaît dans Rong-Wu et dans Quanrong. Le personnage du chien blanc est du plus haut intérêt. Il était androgyne, ce qui était sans doute aussi le cas de Tuisto, considéré par Tacite comme un dieu unique, mais dont le nom signifiait « Double ». C'est en Suède que le culte de Freyr est, de loin, le mieux attesté, or l'androgynie est un thème qui a fasciné les écrivains suédois au long des siècles⁸³ (la dynastie norvégienne des Ynglingar s'est attribuée des ancêtres suédois).

Selon Guo Pu (276-324), Nong-Ming a engendré deux chiens blancs, un mâle et une femelle⁸⁴ : ce commentateur a disjoint les parties mâle et femelle du chien hermaphrodite, d'où une paire de jumeaux incestueux. Ainsi, on trouve un androgyne ou un couple de jumeaux qui sont, chez les Germains, les enfants de Niord (Freyr et Freyia), et chez les Rong-Chiens, les enfants de Huangdi, lequel correspond à Odin.

Les Rong-Chiens ont évidemment souligné l'aspect solaire des jumeaux : ils sont les enfants d'un certain Nong-Ming, où *ming* signifie « clair, brillant », et ils sont de couleur blanche, comme Baldr. Signalons que Huangdi est aussi le père d'un certain Luo-Ming et que celui-ci est le père d'un cheval blanc. On doit s'attendre à l'existence d'un culte assez poussé du Soleil chez les Rong-Chiens. Par ailleurs, on remarque que si Freyr a une nature chevaline,

⁸⁰ Boyer, 1992, pp. 125-126.

⁸¹ Hermann, 2001, p. 230.

⁸² Boyer, 1992, pp. 183-184.

⁸³ Boyer, 1992, p. 165.

⁸⁴ Mair, 1998, p. 11.

il a aussi des affinités avec les chiens. Cela correspond aux mythes relatifs à Huangdi, qui font de lui l'ancêtre d'un chien comme d'un cheval.

Peut-être Ylaiñäkte avait-il un aspect solaire. Dans le document B408, qui provient de Sängim, dans la région de Tourfan, on trouve deux expressions similaires dans deux phrases qui se suivent : *poysimñeşşe kauñakte* et *poysimñeşşepi ylaiñaktemtse*. Dans la première d'entre elles, on reconnaît la désignation du dieu-soleil, *kaum-ñäkte*. La seconde est au génitif ; le nominatif serait *poysimñeşşe ylaiñakte*. Elles se traduisent respectivement par « dieu-soleil de l'Omniscient » et « dieu-y lai de l'Omniscient », l'Omniscient (*poysi*) étant le Bouddha. Le texte étant mutilé, il est difficile d'en avoir une bonne compréhension. Néanmoins, il semble bien qu'il mette le Soleil et Ylaiñäkte sur le même plan.

A cela, il convient d'ajouter que Huangdi a, selon certains textes, un frère agriculteur. Il s'agit de Shennong, dont le nom signifie « Agriculteur Divin ». Il est aussi appelé Yandi. Dans le chapitre 5 du *Yishi*, on trouve une citation du *Xinshu* des Han : « Yandi partageait la même mère que Huangdi, mais il n'avait pas le même père. Chacun régnait sur une moitié du monde ».

D'après un appendice du *Yi jing*, Shennong « tailla une pièce de bois pour en faire un soc ; il courba une pièce de bois pour en faire la flèche d'une charrue. L'usage de la charrue et de la houe fut enseigné par lui à la foule des hommes ». Il ne rendait pas vraiment les gens riches, mais il enseignait « aux hommes à tenir le marché au milieu du jour et, une fois les échanges faits, à se retirer ; chacun obtint de la sorte ce dont il avait besoin ». Ce texte pourrait dater du quatrième siècle avant notre ère. Ainsi, Shennong a une certaine ressemblance avec Niord. On remarque en particulier la grande proximité de ces deux divinités avec les hommes. La création de la médecine est attribuée à Shennong, qui se serait empoisonné en essayant sur lui-même les plantes médicinales.

Aucun dieu agriculteur n'est attesté chez les Tokhariens. On peut toutefois imaginer que les Tokhariens avaient un dieu comparable à Niord, de même nature que les génies des eaux, que la mer dans lequel il vivait a été réduite à un lac (il n'y a pas de mer dans le bassin du Tarim !), et que c'est lui qui était l'ancêtre mythique des Yuezhi-Agnéens. On peut également imaginer qu'il était le frère d'Ylaiñäkte et que des glissements pouvaient se produire d'un dieu à l'autre : Ylaiñäkte pouvait également être un ancêtre et avoir des affinités avec les génies des eaux. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable que l'on puisse élaborer pour expliquer les données que nous possédons.

Afin de clore ce paragraphe, il convient de jeter un coup d'œil sur la mythologie indo-iranienne. Les jumeaux Yama et Yamī sont les enfants de Vivasvat, qui est lui-même le fils de Dyauh, le Ciel, or Vivasvat n'est autre que Mitra⁸⁵. Ce dieu indien est un très pâle reflet du Mithra iranien, qui a dû perdre une part de ses attributions dès l'époque védique. Il lui reste le rôle de dieu des contrats et des serments. Il s'efforce de promouvoir l'amitié entre les hommes et il est l'ennemi des querelles et de la violence. Dans les hymnes de l'Avesta, le dieu qui correspond à Vivasvat est Vīvahvant. Son fils Yima, premier homme et premier roi, ressemble de très près à Yama.

Saranyū, la mère des jumeaux indiens, s'appelle également Sarasvatī en Inde et Haraxvaitī dans la langue de l'Avesta⁸⁶. Connue encore sous le nom iranien d'Anāhitā, qui signifie « Immaculée », elle est identique à la déesse-rivière qui prend sa source au sommet de la Harā Berezaitī⁸⁷. Si l'on suppose une correspondance rigoureuse entre les mythes indien et germanique, on trouve que la déesse-rivière, mère des jumeaux indiens, est équivalente à la

⁸⁵ Cornillot, 1997, p. 151.

⁸⁶ Cornillot, 1998, p. 90.

⁸⁷ Ibid., p. 41.

Terre, mère des jumeaux germaniques. Cela indique que dans le mythe indo-européen originel, la Terre était représentée par une montagne-source et que les Indo-Iraniens ont donné ses fonctions à la rivière qu'elle « secrète ».

7. Fuxi et Nüwa.

Les tombes du cimetière d'Astāna, dans la région de Tourfan, comprenaient parfois des peintures sur soie. La plus ancienne peinture, découverte par des archéologues japonais, est datée de la fin du quatrième siècle de notre ère. Lors de sa fouille de 1915, Aurel Stein en a trouvé deux dans la tombe, encore inviolée, d'un certain Fan Yanshi, mort en 689. L'une était suspendue au mur et l'autre recouvrait son cercueil⁸⁸. Toutes ces peintures représentent deux divinités qui ont une forme humaine jusqu'aux hanches et dont le bas du corps se termine par ce qui semble être une queue de serpent. De sexes opposés, ils forment un couple indivis, leurs queues étant entrelacées. L'homme tient une équerre et la femme tient un compas. Deux soleils sont représentés comme des disques rouges avec des rayons, l'un en haut et l'autre en bas de l'image. Les soleils possèdent des couronnes d'étoiles et d'autres étoiles sont figurées comme de gros points, tout autour des deux divinités. Celles-ci sont connues en Chine : l'homme et la femme s'appellent respectivement Fuxi et Nüwa. Le nom de cette dernière est aussi prononcé Nügua, mais son « orthographe » ne varie pas. Sous les Han, ils étaient souvent représentés sur les tombes de la province orientale du Shandong.

Sachant que Tourfan a été colonisée par les Chinois depuis l'époque des Han, tous les spécialistes ont affirmé que les Tourfanais avaient pris ces divinités aux Chinois. Un fait montre que cette conclusion ne s'impose pas : les Tourfanais étaient très conservateurs en matière de coutumes funéraires. Quoique devenus bouddhistes, contrairement aux Koutchéens, ils n'avaient pas adopté l'incinération. Les Chinois mettaient toujours leurs morts dans des cercueils ; cet usage est arrivé à Tourfan, mais il n'a pas pu s'imposer. La plupart des morts étaient enveloppés dans des linéuls ou des vieux chiffons et déposés sur une estrade taillée dans la chambre funéraire ou sur une sorte de civière. Chaque tombe était surmontée d'un tertre en grosses pierres ou en graviers⁸⁹. Ce mode d'inhumation, purement tokharien, était déjà observé plusieurs siècles avant notre ère. On peut donc envisager que la coutume de mettre une représentation de Fuxi et Nüwa dans les tombes soit tokharienne.

Une coutume semblable a existé en Anatolie. A une époque ancienne, avant la formation de l'empire hittite, des pièces métalliques en forme de pointes de flèches, longues de 20 à 30 cm, étaient déposées sur les poitrines des morts. Elles étaient ornées, au recto, d'un homme surmonté d'un disque qui représentait probablement le soleil, et au verso, d'une femme également surmontée d'un soleil⁹⁰.

Sans nul doute, ce sont bien les mêmes divinités qui sont représentées dans les tombes de Tourfan et du Shandong, bien que des différences puissent être remarquées. En Chine, Fuxi tient une équerre ou le soleil habité par un oiseau et Nüwa tient un compas ou la lune habitée par un crapaud⁹¹. L'oiseau solaire et le crapaud lunaire sont purement chinois. Sur une seule peinture tourfanais, on voit le soleil figuré par un disque contenant un oiseau à trois pattes et la lune représentée par un cercle entourant un lapin sous un arbre⁹². Le lapin lunaire est commun à de nombreux peuples d'Extrême-Orient. Persuadés que les jumeaux tourfanais sont des emprunts à la Chine, tous les spécialistes ont jusqu'à présent considéré que les deux

⁸⁸ M. Cohen, *Sérinde, Terre de Bouddha*, Paris, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, 1995, pp. 50-51.

⁸⁹ Maillard, 1973, pp. 148-150.

⁹⁰ Masson, 1994, p. 44.

⁹¹ Pimpaneau, 1990, p. 158.

⁹² Maillard, 1973, p. 149.

disques rayonnants qui les accompagnent représentent le soleil et la lune, alors que de toute évidence, il s'agit de deux soleils.

Pour déterminer l'origine de Fuxi et Nüwa, il faut examiner leur personnalité. On s'aperçoit alors très vite qu'ils présentent des points communs avec les jumeaux germaniques. Fuxi passe pour être le fils de l'esprit du Tonnerre, Fenglong, qui vit dans le marais du Tonnerre. Nous savons qu'il est identique à Huangdi, la forme chinoise d'Ylaiñäkte. Fuxi est aussi appelé Taihao, le Suprême Eclat, or Baldr, fils d'Odin, habite une résidence appelée le Vaste Eclat. Les Chinois ont attribué un « empereur » à chaque direction (les quatre points cardinaux et le centre). Huangdi est le souverain du centre et Taihao est le souverain de l'est, la direction où le soleil se lève. Ce choix ne paraît pas avoir été arbitraire.

Fuxi et Nüwa sont frère et sœur. A une époque tardive, ils ont été considérés comme époux. Nüwa préside aux mariages et elle donne des enfants. Elle est donc une déesse de la fécondité, comme Freyia. Cette dernière est identique à Frigg, l'épouse d'Odin, qui est la protectrice du mariage et de la maternité. Les femmes en travail devaient l'invoquer. Le nom de Frigg est de même origine que celui de l'allemande Frija, et il signifie « Bien-aimée », où le verbe « aimer » est pris avec son sens charnel⁹³. Dans le nord de l'Allemagne, on se marie de préférence le vendredi. Frija a donné son nom à ce jour : *Freitag* en allemand, *friday* en anglais. Les mariages sont donc effectués le jour de Frija.

Une tradition qui s'est imposée vers le deuxième ou le troisième siècle de notre ère voulait que Fuxi ait été le premier souverain de la Chine. Son successeur fut Nüwa, puis ce fut au tour de Shennong. Ensemble, ils formaient les Trois Augustes.

Selon les textes chinois, Shennong avait une fille. Un jour, en se promenant près de la mer Orientale, elle se noya. Elle devint un oiseau appelé *jingwei* d'après le cri qu'il poussait. Il ressemblait à un corbeau, avec un bec blanc et des pattes rouges, et il amenait constamment des cailloux et des rameaux des monts Occidentaux pour les jeter dans la mer Orientale afin de la combler. Les commentateurs chinois pensent généralement que c'était son âme seule qui s'était transformée en un oiseau⁹⁴.

Cette fille s'appelait Nüwa. La syllabe *wa* ne s'écrit pas ici avec le même caractère que dans le nom de la sœur de Fuxi, mais il n'est pas impossible que les Chinois aient utilisé deux caractères différents pour transcrire une syllabe étrangère. La déesse Freyia pouvait prendre la forme d'un faucon. Cette faculté, que possédait également Odin, était de nature chamanique : l'âme du chaman était capable de quitter son corps, qui restait comme mort, sous la forme d'un animal. Deux corbeaux, perchés sur les épaules d'Odin et qui s'appelaient Pensée et Mémoire, s'envolaient pour lui rapporter ce qui se passait dans le monde (un texte les appelle les « faucons d'Odin »). Un étonnant personnage, Aristéas, a vécu au septième siècle avant notre ère en Grèce. Il était un poète en proie à des « délires apolliniens ». Durant un « délire », il voyagea chez les Issédones et il rapporta une description de ce peuple. Pline d'Ancien a écrit que sa statue, sur son île natale, montrait son âme quittant son corps sous la forme d'un corbeau. Ses « délires apolliniens » étaient en fait des trances chamaniques. On voit ainsi que la légende de l'oiseau *jingwei* s'explique en partie par un chamanisme indo-européen. De plus, dans la mythologie grecque, deux fils de Poséidon (que nous avons rapproché de Niord), proclamèrent leur intention de jeter des montagnes dans la mer pour la combler.

Rien, dans la mythologie chinoise, ne permet d'expliquer la présence de portraits de Fuxi et Nüwa dans les tombes. On la comprend si l'on se tourne vers la Scandinavie : Freyr et Freyia étaient des dieux des morts. L'association des morts avec la fertilité-fécondité est une

⁹³ Boyer, 1992, p. 184.

⁹⁴ Mathieu, 1989, p. 175.

caractéristique importante de la religion scandinave. Yama, équivalent indien de Freyr, est surtout connu pour être le roi des morts.

Les textes chinois nous apprennent que Fuxi avait une longue barbe. Puisqu'il avait une queue (ou un corps) de serpent, il était un serpent barbu, or de tels animaux existent dans la mythologie des Hittites et ils représentent le monde souterrain, les Enfers⁹⁵. Les serpents barbus sont également fréquents dans la mythologie grecque⁹⁶. Il n'existe pas de relation connue entre Freyr et les serpents, mais peut-être est-ce dû au fait que les témoignages dont nous disposons sur ce dieu sont trop tardifs. Dans les pétroglyphes scandinaves de l'âge du bronze, qui va de -1500 à -400, les serpents sont très fréquemment représentés, et ils sont souvent associés aux bateaux⁹⁷.

Comme Niord, Freyr était en relation avec les bateaux : il possédait un bateau merveilleux, Skidbladnir « Celui qui est formé de fines planches de bois », d'une grande taille mais que l'on pouvait plier comme un linge pour le ranger dans une bourse⁹⁸. Le bateau est en fait, dans la religion germanique, un symbole général de fertilité-fécondité⁹⁹.

Le serpent vit dans la terre, or les morts l'habitent également, et c'est là terre qui nourrit les plantes. Ainsi s'explique la relation entre cet animal, les morts et la fertilité-fécondité. On pourrait penser qu'une telle conception a existé en Chine, indépendamment de toute influence étrangère, mais ce n'est pas certain. Dans la Chine ancienne, le serpent était un symbole de féminité. L'empereur mythique Shun avait pour nom personnel Zhonghua, or *zhong* et *hua* se réfèrent respectivement aux clans du serpent et de l'oiseau, ceux de sa mère et de son père¹⁰⁰. Nous trouvons ici un thème commun à de nombreux peuples de l'Extrême-Orient, qui n'a absolument rien d'indo-européen : celui de l'oiseau mâle et du serpent femelle.

Les deux soleils représentés sur les peintures tourfanaises correspondent très probablement au Soleil du Ciel et au Soleil de la Terre des textes hittites. Les Indo-Européens avaient la conception d'un ciel carré et d'une terre ronde. On la trouve par exemple en Inde. Selon la cosmologie scandinave, quatre nains supportent le ciel carré. Par conséquent, l'équerre, tenue par un homme, symbolise le ciel masculin et le compas, tenu par une femme, symbolise la terre féminine.

Dans ces peintures, l'association des queues de serpent et des deux soleils est tout à fait remarquable. Elle illustre la dualité des jumeaux, qui ont un aspect chthonien (en rapport avec la fertilité-fécondité) et solaire.

Selon le *Mu tianzi zhuan*, au 244^{ème} jour de son voyage, le roi Mu des Zhou arriva chez un peuple qui s'appelait les Caonu (nom comprenant la même syllabe *nu* que celui des Xiongnu). Ces gens vivaient près de la rivière Yang, qui se trouvait probablement au Gansu. Ils offrirent au roi Mu 900 excellents chevaux, 7000 bœufs et moutons et 100 charretées de grains de millet. Leur chef s'appelait Xi. C'était le nom du clan des descendants de Fuxi¹⁰¹. Ce dieu avait donc des étrangers pour descendants, ce qui peut indiquer qu'il était lui-même étranger.

Ces arguments sont suffisants pour conclure que Fuxi et Nüwa sont d'origine tokharienne. Les Caonu devaient être des Tokhariens qui se donnaient Fuxi pour ancêtre. Une origine étrangère de ces deux divinités a déjà été supposée par Chantal Zheng. Elle a remarqué que : « Il est assez clair que Fuxi et Nügua n'apparaissent pas systématiquement dans les

⁹⁵ Masson, 1991, p. 195.

⁹⁶ Sergent, 1997, pp. 165-166.

⁹⁷ Boyer, 1992, p. 72.

⁹⁸ Dillmann, 1991, p. 76.

⁹⁹ Boyer, 1992, p. 80.

¹⁰⁰ Zheng, 1989, p. 98.

¹⁰¹ Mathieu, 1978, p. 36.

chroniques chinoises pré-Han »¹⁰². Elle les faisait cependant venir de la Chine du Sud. Il existe une autre raison de penser qu'ils ne sont pas chinois : c'est un couple incestueux de frère et sœur, or un dieu chinois, Zhuanxu, qui a enseigné les rites aux hommes, a condamné à mourir de faim et de froid un frère et une sœur qui s'étaient unis¹⁰³. C'est non seulement l'inceste qui est condamné en Chine, mais aussi l'endogamie. Un homme et une femme ne se marient pas s'ils portent le même nom de famille, même s'il n'y a aucun lien de parenté entre eux.

Fuxi et Nüwa, sous leur aspect solaire, sont identiques aux chiens blancs, mâle et femelle, qui sont les ancêtres des Rong-Chiens. Puisqu'ils ont des queues de serpent, ils sont susceptibles d'appartenir à la race des dragons, or les Chinois représentent généralement Fuxi avec un corps de dragon et une tête d'homme, comme Fenglong, son père¹⁰⁴. Si l'on remplace la tête d'homme par une tête de chien, on obtient un dragon-chien qui est probablement illustré par le cabochon de Djoumboulak Koum.

Puisque Huangdi, Fuxi et Nüwa sont d'origine tokharienne et qu'ils ont des liens de parenté avec Shennong, celui-ci doit également être tokharien. Son existence n'est pas attestée chez les Tokhariens, mais on peut quand même faire une observation. Dans la Chine antique, il y avait une très importante fête de la moisson, les *Bazha* « Huit Sacrifices ». Elle clôturait les travaux agricoles et comprenait des sacrifices aux ancêtres et aux dieux protecteurs de la maison. Cette fête, qui se déroulait durant le dixième mois, était aussi appelée *là*, terme qui était prononcé *lâp* en moyen chinois et **lap* ou **rap* en vieux chinois. On retrouve le nom du douzième mois koutchéen : *rapañne meñe* « mois de **rap* » (le *r* est roulé). Les Koutchéens n'ont pas pu emprunter le mot **rap* aux Chinois, car à l'époque où les Chinois étaient susceptibles de le prononcer avec un *r* roulé, il n'y avait sûrement pas d'influence chinoise dans le bassin du Tarim¹⁰⁵. Ce sont donc les Chinois qui l'ont emprunté aux Tokhariens, or les *Bazha* passent pour avoir été institués par Shennong. On peut envisager deux possibilités : soit les *Bazha* proviennent du monde tokharien, soit ils constituent une fête purement chinoise, mais en s'installant chez les Chinois, Shennong s'est attribué indûment la création de cette fête. Shennong et le tokharien **rap* sont peut-être arrivés simultanément en Chine.

Shennong est un dieu du Feu. De là, vient son deuxième nom de *Yandi*. Les Chinois lui ont adjoint Zhurong, qui passe pour avoir été le directeur du Feu sous le règne de Ku. Quand Zhurong mourut, il devint l'esprit du Feu. Les Chinois ont fait de Yandi le souverain du sud et ils l'ont associé à la couleur rouge et à l'été. Le dieu scandinave Niord, qui correspond à Shennong, a également un rapport avec le feu, car selon Snorri, « Il a pouvoir sur la marche du vent, et il calme la mer et le feu ». Dans la mythologie indienne, les Nāsatya sont les enfants de Vivasvat, mais ils sont aussi appelés Fils-de-la-mer (Abdhi-jau) ou Fils-du-feu-sous-marin (Bāda veyau)¹⁰⁶. Vivasvat, également père des jumeaux Yama et Yamī, est le premier homme qui effectua des sacrifices, or le feu est un instrument essentiel du sacrifice. Le feu et le vent portent aux dieux les messages des hommes¹⁰⁷.

Comme Shennong était un dieu du Feu, il se pourrait qu'il ait été un sacrificateur comme Vivasvat, or les Chinois appliquent le terme *là* au sacrifice de fin d'année. Il y aurait donc bien un rapport entre Shennong et le tokharien **rap*.

¹⁰² Zheng, 1989, pp. 38-39.

¹⁰³ Pimpaneau, 1990, p. 161.

¹⁰⁴ Mathieu, 1989, p. 72.

¹⁰⁵ Les Chinois y sont arrivés à la fin du deuxième siècle avant notre ère. Il n'y avait plus de *r* roulé dans leur langue, et c'est pourquoi ils ont transformé le nom du Kroraina en **glu-glân*, ce qui est devenu *Loulan* en chinois moderne. Cf. Mallory et Mair, 2000, p. 81.

¹⁰⁶ Daniélou, 1992, p. 200.

¹⁰⁷ Sergent, 1995, p. 347.

Comment se fait-il que dans la mythologie chinoise, Shennong puisse être le père de Nüwa alors que Huangdi est le père de Fuxi, qui est le frère de Nüwa ? Serait-il possible que Nüwa, fille de Shennong, et Fuxi, fils de Huangdi, n'aient pas été empruntés aux mêmes peuples tokhariens ? Une autre explication est envisageable : les femmes tokhariennes pouvaient être polyandres. Nous avons vu que plusieurs siècles avant notre ère, les Tourfanaises portaient des chapeaux à très hautes pointes. On a trouvé une femme portant un chapeau à deux pointes, ce qui signifie, pour certains archéologues, qu'elle avait deux maris¹⁰⁸. Ce sont sans doute les coutumes des Hephthalites qui les ont conduits à cette hypothèse. Si l'on croit les textes chinois qui nous disent que les Hephthalites étaient de la race des Grands Yuezhi et si l'on admet que les Yuezhi étaient des Tokhariens, on trouve que les Hephthalites étaient tokhariens, or leurs femmes pouvaient épouser plusieurs frères. Elles mettaient à leurs chapeaux autant de « cornes » qu'elles avaient de maris et leurs enfants étaient considérés comme ceux du frère aîné. Bien sûr, quand une femme a plusieurs maris, on ne peut pas savoir qui est le père véritable de ses enfants. Il importe de signaler que la polyandrie a existé ailleurs dans le monde indo-européen. Selon Polybe (XII, 6 b 8), les femmes de Sparte épousaient habituellement plusieurs frères.

Les Tibétains sont également polyandres. Puisqu'ils ont longtemps été les voisins des Tokhariens, il est peu probable que cette coutume ait été sans rapport avec la polyandrie tokharienne. Un groupe de frères épouse une femme unique et leurs enfants sont considérés comme ceux de l'aîné. C'est d'ailleurs lui seul qui choisit la femme et un rituel unique consacre le mariage. L'habitat définit le groupe de frères : si un frère cadet s'établit dans une autre maison, il n'est plus membre du groupe¹⁰⁹. Une coutume similaire existait chez les Tokhariens. En koutchéen, il n'existe pas de mot pour désigner la famille ; on emploie le terme *ost* « maison ». Ainsi, le chef de famille est appelé *osta-şmeñca* ou *osta-şmemane*, où *şmeñca* et *şmemane* sont respectivement les participes présents actif et moyen du verbe *şam-* « être assis ».

Il est très possible que les Tokhariens aient projeté leur conception de la famille sur leur mythologie. Le fait que Huangdi soit le père de Fuxi n'empêche pas Shennong d'être le père de Nüwa, si Huangdi et Shennong sont frères. Etre frères implique d'avoir la même mère, mais pas d'avoir le même père. C'est peut-être la signification profonde de ce renseignement donné par le *Yishi* : « Yandi partageait la même mère que Huangdi, mais il n'avait pas le même père ». En d'autres termes, leur mère était polyandre. Pour la même raison, sans doute, les Koutchéens ne se disaient jamais « fils d'Untel », contrairement à d'autres Indo-Européens. Chez les Tibétains, tous les frères ont droit au titre de père : ils sont appelés « pères-oncles » (*pha-khu*), ou bien l'aîné est appelé « père aîné », les autres étant des « pères cadets »¹¹⁰.

Fuxi et Nüwa possèdent des caractéristiques étrangères aux jumeaux germaniques ou indiens, mais qu'il est possible d'expliquer. La création des hommes a été attribuée à Nüwa. Elle commença par prendre de la boue au bord d'un étang pour la façonner. Comme c'était trop long, elle trempa une liane dans la boue et la secoua. Les particules qui en tombèrent devinrent des hommes, mais ils ne ressemblaient pas aux premiers : c'étaient des plébéiens, tandis que ceux qui étaient façonnés étaient des nobles. Il existe un mythe grec selon lequel Prométhée a façonné les hommes avec de l'argile. Ce dieu a un fils, Deucalion, qui s'est uni avec sa cousine Pyrrha pour engendrer les différents rameaux du peuple grec. Peut-être les Tokhariens avaient-ils un mythe semblable, rattaché à celui des jumeaux ancêtres.

¹⁰⁸ Mallory et Mair, 2000, p. 196.

¹⁰⁹ Stein, 1996, p. 58.

¹¹⁰ Ibid., p. 56.

Shennong, Fuxi et Nüwa étaient tous les trois des musiciens. Le premier d'entre eux aurait inventé le luth ou la cithare. L'invention de la cithare est également attribuée à Fuxi, et il aurait composé des chants dont on trouve les noms dans le commentaire de Wang Yi du *Chuci* : Jiabian ou Laoshang. Quant à Nüwa, on lui doit l'orgue à bouche, qui aurait en fait été créé par des peuples de la Chine méridionale. On peut se demander si le talent musical de ces dieux a un rapport avec celui des Koutchéens. Ces derniers, étant de remarquables musiciens, avaient probablement des dieux musiciens.

Toutes les caractéristiques de Fuxi et Nüwa ne sont pas passées en Chine. Selon les textes chinois, ils ne sont pas des dieux des morts et ils ne sont jamais assimilés à des chiens. On ne trouve jamais, en Chine, de représentation de Fuxi et Nüwa avec deux soleils, sans doute parce que le Soleil du Ciel et le Soleil de la Terre étaient trop étrangers à la cosmologie chinoise. Enfin, Fuxi était probablement, chez les Tokhariens, le dieu du Nouvel An. En Chine, ce n'est pas le cas, mais Fuxi est connu pour être le dieu du printemps.

8. Le changement d'année chez les Koutchéens.

La plus importante fête des Scandinaves, *Iol* (*Yule* pour les Anglais), était celle du solstice d'hiver et du Nouvel An. C'était une fête de la fertilité-fécondité qui assurait le retour du soleil. Cela sous-entend l'idée d'une disparition du soleil. La fête était conçue comme un sacrifice aux alfes, qui étaient des puissances de la fertilité-fécondité et des esprits des morts habitant la terre¹¹¹.

Freyr était réputé habiter le monde des alfes. Il était plus nettement qu'eux un dieu de la fertilité-fécondité. Il avait également un rapport évident avec les morts. On est donc amené à penser que les alfes étaient des démultiplications de Freyr. Le soleil était parfois appelé « gloire des alfes », et Freyr lui-même était en relation avec le soleil. La fête de *Iol* étant un sacrifice aux alfes, on perçoit l'existence d'un rapport entre Freyr et le Nouvel An.

La fête koutchéenne du Nouvel An durait sept jours. Des hommes et des femmes portaient des masques de chiens et de singes ; ils chantaient et dansaient nuit et jour, pendant toute la durée de la fête. On organisait également des combats de chevaux, de chameaux et de moutons, et on observait quels étaient les vainqueurs et les vaincus pour augurer si l'année serait bonne ou mauvaise¹¹². L'équivalent de ces combats d'animaux existait en Scandinavie. Seuls des chevaux y participaient et ce jeu était associé à Freyr. On croyait que si les animaux se battaient bien, les récoltes seraient bonnes¹¹³. Il est donc possible que les joutes koutchéennes aient été associées au dieu koutchéen correspondant à Freyr, c'est-à-dire à Fuxi.

Les anciens Indo-Européens établissaient une analogie entre le jour et l'année. La période de changement d'année comportait donc deux parties : un temps descendant où le soleil faiblit et meurt et un temps ascendant où le nouveau soleil fait son apparition¹¹⁴. La fête koutchéenne du Nouvel An correspond au temps ascendant, donc au lever du soleil.

Le soleil levant est sans doute identique au Soleil du Ciel, comme l'indique un texte du roi hittite Muwatalli : « Dieu Soleil du Ciel, monseigneur, berger de l'humanité, tu te lèves de la mer, dieu Soleil du Ciel, et ensuite tu vas au ciel. Dieu Soleil du Ciel, mon seigneur, toi qui prononces quotidiennement, ô dieu soleil, le jugement sur l'homme, sur le chien, sur le cochon et sur les animaux des champs, voici que moi, Muwatalli... »¹¹⁵. Étant probablement identique au dieu Soleil du Ciel des Hittites, Fuxi est par conséquent le dieu du soleil levant. Il est donc le souverain de l'est, et l'analogie entre le jour et l'année fait de lui le dieu du Nouvel

¹¹¹ Boyer, 1992, pp. 56-57.

¹¹² Mallory et Mair, 2000, p. 76.

¹¹³ Boyer, « Les Vikings », Perrin, 2001, p. 304.

¹¹⁴ Masson, 1991, p. 42.

¹¹⁵ Ibid., p. 273.

An. Cette correspondance est observée dans les textes chinois : tous considèrent qu'il règne sur l'est et les mois du printemps.

On remarque que dans le texte de Muwatalli, le dieu Soleil du Ciel est qualifié de *berger* et qu'il règne sur les animaux domestiques comme sur les hommes. Cela évoque Fuxi. Les appendices du *Yi jing* disent de Fuxi qu'il enseigna aux hommes la chasse et la pêche. Pour cette raison, il fut appelé Fuxi, nom qui peut être traduit par « Dompteur d'animaux ». Il reçut également le nom de Paoxi, car il élevait des animaux (*xi*) pour la cuisine (*pao*). Le lien de Fuxi avec les animaux destinés à l'alimentation fait de lui le complémentaire de Shennong, qui était un cultivateur. Freyr possède des affinités avec les chevaux, les chiens, mais aussi avec les verrats, qui sont tous des animaux domestiques¹¹⁶.

Le lever du soleil était certainement, pour les Koutchéens, le moment le plus sacré de la journée. Nous avons mentionné l'existence d'un « dieu-soleil de l'Omniscient », or cette expression apparaît dans la phrase : *te-ramt weseyem poyšimñeşşe kauñakte parka* « Ils parlaient ainsi : "Le dieu-soleil de l'Omniscient s'est levé" ». Il est également question du lever du soleil dans un passage de l'Udānastrota : *poyšimñem kauñaktenso pärkālñe trišim manta* « Puissé-je ne jamais manquer le lever des dieux-soleils des omniscients ». On voit comment les Koutchéens avaient intégré leurs conceptions religieuses, en particulier leur vénération du soleil, au bouddhisme. Le concept de « dieu-soleil de l'Omniscient » ne provenant pas de l'Inde, il est difficile de savoir ce qu'il signifiait exactement.

Si un soleil est associé à Fuxi, un autre soleil est associé à Nüwa. On peut se demander si Nüwa ne serait pas, par symétrie, la déesse du soleil couchant, lequel serait identique au Soleil de la Terre des textes hittites. Il se trouve que, bien que *nü* signifie « femme », Nüwa n'apparaît pas toujours comme une divinité féminine. Son ambiguïté sexuelle ouvre d'intéressantes perspectives. Si Nüwa est un homme, elle est un frère de Fuxi, or des paires de jumeaux garçons existent dans les mythologies indo-européennes. Il y a les Dioscures, divinités grecques appelées Castor et Pollux par les Romains, et les Nāsatya. Ces derniers sont deux garçons, nés presque en même temps que Yama et Yamī, et ils présentent des analogies avec les Dioscures. Selon un texte indien, le *Nirukta*, les Nāsatya sont le Ciel et la Terre, ce qui rappelle Fuxi et Nüwa. Les Dioscures forment le couple des Gémeaux, deux étoiles qui se lèvent et se couchent côte à côte, mais ils sont aussi les aspects de la planète Vénus, identifiés à l'Etoile du Matin et à l'Etoile du Soir, dont l'une se lève alors que l'autre se couche. Cela nous donne une raison de voir en Nüwa la divinité du soleil couchant.

Au sujet des Dioscures, il convient de remarquer que Castor est un cavalier tandis que Pollux est souvent représenté avec un chien. Cela rappelle les affinités de Freyr avec les chevaux et les chiens. De plus, Castor et Pollux ont respectivement inventé la chasse à cheval et la chasse avec la meute, or Fuxi a enseigné la chasse aux hommes. A Sparte, les Dioscures étaient représentés sous la forme de deux serpents enroulés. Parfois, il s'agissait de serpents barbus¹¹⁷.

Les croyances indo-européennes associent souvent l'or au soleil, particulièrement à son lever. Les Slaves parlent d'un cheval ailé sortant du lac et portant un cavalier aux longs cheveux d'or qui lui descendent jusqu'aux talons¹¹⁸. Quant aux Nāsatya, ils attendent à l'aurore leur char, qui est tout en or, pour s'élancer dans le ciel. L'analogie entre le jour et l'année permet de soupçonner une association de l'or au Nouvel An. Elle existait peut-être chez les Koutchéens. Ils appelaient *naimaññe meñe* « mois de *naim » le premier mois de l'année, or le substantif *naumiye* « joyau » peut avoir été construit par adjonction du suffixe *-iye* à *naim :

¹¹⁶ Le chien et le porc, également présents dans le texte de Muwatalli, ont un caractère chthonien.

¹¹⁷ Sergent, 1997, pp. 165-166.

¹¹⁸ Ibid., p. 276.

il est possible que par action du deuxième *i* de **naimiye* sur le premier, la diphtongue *ai* se soit transformée en *au* (c'est une dissimilation). En d'autres termes, *naimaññe* et *naumiye* seraient deux dérivés de **naim*. Il existe peut-être un troisième dérivé : *naumikke*, qui signifie sans doute « brillant ».

Le substantif *naumiye* a dû être construit de la même manière que *aumiye*, terme qui signifie peut-être « fièvre » et qui dérive de *aume*. Les accusatifs de ces deux termes sont identiques à leurs nominatifs : l'évolution du tokharien a fait disparaître les désinences de nominatif et d'accusatif qui se trouvaient derrière *-iye*. Cela montre l'ancienneté de la suffixation par *-iye*. D. Q. Adams a voulu rapprocher *naumiye* de l'adjectif *nautse*, qu'il traduit par « brillant », mais cette traduction est tout à fait conjecturale¹¹⁹.

Au sujet de Hnoss, la fille d'Odr et de Freyia, Snorri a écrit qu'elle « est si belle que son nom sert à désigner toutes les choses belles et précieuses : elles sont en effet appelées *hnossir* ». Ce dernier terme est le pluriel de *hnoss*. Cette déesse est une sœur de Baldr, « si beau et si brillant qu'il émet de la lumière ». Le postulat selon lequel les mythologies des Germains et des Tokhariens se ressemblent beaucoup nous autorise alors à supposer que **Naim* est le nom koutchéen de Fuxi ou des deux jumeaux et que son dérivé *naumiye* a été utilisé pour désigner, comme celui de Hnoss, « toutes les choses belles et précieuses », c'est-à-dire les bijoux (*naumiyenta* au pluriel). Le nom de cette divinité a également été donné au premier mois de l'année parce qu'elle était celle du Nouvel An.

Le onzième mois koutchéen était appelé *warsaññe meñe*. Son nom s'explique par l'agnéen *wars* « tache, souillure, impureté ». A l'époque où les Koutchéens ont écrit les documents qui nous sont parvenus, ils utilisaient sûrement le calendrier chinois, ce qui faisait osciller le Nouvel An entre le 21 janvier et le 19 février. Le solstice d'hiver tombait donc durant le onzième mois, vers le début ou à la fin selon les années. Les Chinois de l'époque des Tang nous ont laissé des témoignages sur les festivités qui se déroulaient durant le solstice. Les participants peignaient leurs visages ou portaient des masques pour ressembler à des animaux, ou ils se déguisaient en fantômes. Ils effectuaient des danses bondissantes dans la clameur des tambours et d'autres instruments de musique. Ils s'aspergeaient d'eau les uns les autres, ou ils aspergeaient les passants afin de chasser les démons. Ils supprimaient en fait toutes ces « impuretés » qui ont donné son nom au onzième mois.

Manifestement, cette fête correspond au temps descendant. Le parallélisme avec la période de changement d'année de certains milieux valaques de Serbie est parfait. Autour de Noël, on organise des repas rituels, des purifications ou des processions masquées, ou l'on effectue des offrandes aux défunts. Noël, fête du solstice d'hiver, est aussi la fête des morts dans plusieurs traditions indo-européennes. La fête koutchéenne du onzième mois, avec ses hommes déguisés en fantômes et son rite de purification, lui est apparentée.

Chez les Valaques, à partir du Nouvel An ou de l'Épiphanie, on a recours à des présages et des rites pour la pluie, qui procureront la fertilité et la fécondité¹²⁰. Elles correspondent au Nouvel An koutchéen.

Il faut se garder de croire, comme beaucoup d'auteurs, que les coutumes koutchéennes sont de simples emprunts aux Iraniens. Ces cérémonies sont des héritages indo-européens. On a observé que l'art, l'architecture et la littérature des Koutchéens présentaient de fortes influences venues du monde indo-iranien, mais on ne peut pas en conclure que les Koutchéens étaient dépourvus de personnalité. En réalité, on ne sait pratiquement rien d'eux. Il est tout à

¹¹⁹ Adams, 1999, p. 349. Le substantif *naumiye* peut provenir de l'indo-européen commun **naim-ih₂-o-* ou **noim-ih₂-o-*. Ces deux termes devraient donner **nemi* en agnéen, or « joyau » se dit *ñemi* dans cette langue. D'une manière ou d'une autre, une irrégularité a dû se produire.

¹²⁰ Ibid., p. 42.

fait possible qu'ils aient possédé une mythologie aussi riche que celle des Grecs ou des Indiens et une abondante littérature orale, mais que tout ait été définitivement perdu.

9. Une période critique.

Chez les Anciens Indo-Européens, le lever du soleil se faisait d'une manière dramatique : un dieu, qui semble avoir été celui du Tonnerre, devait affronter une créature qui avait souvent la forme d'un serpent ou d'un dragon. Cette lutte se produisait également au Nouvel An. Nous allons voir que ce mythe est attesté en Chine. Huangdi a dû affronter Chiyou, présenté comme un fils, un petit-fils ou un ministre de Shennong. Dans ce mythe, Shennong est toujours appelé Yandi. Chiyou avait une tête de bronze, avec des cornes et des sabots de bovin, alors que Shennong avait une tête de bovin : les deux personnages semblent complémentaires. Parfois, Chiyou possédait une tête de taureau sur un corps de serpent¹²¹. Il était un dieu de la Guerre, auquel les Chinois ont offert des sacrifices en période de trouble jusqu'au sixième siècle de notre ère. Il était aussi un forgeron expert dans la fabrication des armes, qu'il aurait d'ailleurs inventées.

L'épisode le plus célèbre de la bataille entre Huangdi et Chiyou est celui durant lequel ce dernier créa un brouillard épais. Le Prince du Vent (ou Huangdi lui-même) fabriqua une statue montée sur un char qui indiquait toujours le sud avec son bras droit ; elle permit aux troupes de Huangdi de s'orienter dans ce brouillard. Ensuite, Chiyou suscita un ouragan, avec des vents violents et des pluies torrentielles. Huangdi fit venir sa fille, qui s'appelait Ba. Elle était laide et chauve, avec les yeux au sommet de la tête, et elle apportait la sécheresse. C'est ainsi que l'ouragan fut annihilé.

Selon le *Guizang*, un ouvrage de la haute Antiquité connu grâce à des citations d'auteurs des époques Han et Jin, Chiyou voulut empêcher le soleil de monter au ciel afin de plonger la terre dans une obscurité éternelle. Pour cela, il s'attaqua au Mûrier Creux (Kongsang), un arbre sur lequel le soleil grimpait chaque matin¹²².

Jusqu'au début du vingtième siècle, les Serbes croyaient que « le soleil naît dans une grande eau, à l'est. Lorsqu'il apparaît de l'eau, un dragon surgit et cherche à l'avalier, mais Saint-Elie lance aussitôt la foudre dans la bouche du dragon qui s'enfuit tant que le soleil ne s'est pas levé de l'eau »¹²³. Saint-Elie a pris la place de l'ancien dieu du Tonnerre des Slaves, Perun. Le village bosniaque de Zepče avait conservé un autre mythe, qui avait pris une coloration chrétienne. Pour se venger de Dieu, Lucifer enleva le soleil et descendit au bord de la mer, où il le recouvrit de ses ailes, plongeant le monde dans le froid et les ténèbres. Dieu envoya plusieurs personnes pour récupérer le soleil, mais elles échouèrent. Ce fut Michel qui y parvint, à la suite d'une ruse et d'un combat contre Lucifer¹²⁴.

Des observations tout aussi intéressantes ont été consignées par l'ethnologue serbe Sima Trojanovic en 1911. Les Serbes personnifiaient l'intempérie par un démon, assimilé au dragon, appelé *hala* ou *ala*. Il était figuré sous la forme d'un animal. Dans certaines régions, il avait une tête de cheval et une queue semblable à celle d'un serpent. Il résidait dans les eaux et il faisait descendre de gros nuages pleins de grêle. Son adversaire était Zmaj, qui personnifiait souvent la foudre. C'était soit lui, soit Saint-Elie, qui combattait le dragon. Lors des intempéries personnifiées par les *hala*, les Serbes brûlaient de la « paille de Noël » pour les faire fuir. Les Serbes pensaient aussi que les éclipses de soleil et de lune étaient dues au fait que le dragon essayait d'avalier ces astres. Trojanovic a complété ses observations en

¹²¹ Maspéro, 1985, p. 22.

¹²² Ibid., pp. 22-23.

¹²³ Masson, 1991, p. 277.

¹²⁴ Ibid., p. 83.

Bulgarie, où les croyances aux *hala* existaient également. Ces démons gardaient dans des grottes une forme de brouillard ténébreux, qui paralysait la nature, de nuages sombres de vents destructeurs¹²⁵.

Le parallélisme des mythes chinois et slaves est évident. Chiyou a voulu retenir le soleil, comme le dragon des croyances balkaniques. Son adversaire était Huangdi, alias Ylaiñäkte, le dieu du Tonnerre des Tokhariens. Il a déclenché contre lui un épais brouillard et un ouragan dévastateur qui sont semblables aux intempéries créées par les *hala*. Le Mûrier Creux n'a pas d'équivalent dans la mythologie indo-européenne : c'est un apport chinois. Chez les Indo-Européens, le soleil se lève à partir de la mer qui entoure le monde et plonge dedans après avoir traversé le ciel, tandis que chez les Chinois, il commence sa course à partir du Kongsang et la termine sur un autre arbre, le Ruomu¹²⁶.

Il existe un souvenir de cet affrontement chez les Germains et les Grecs, notamment les combats entre Zeus et Typhon ou entre Apollon et Typhon. Chez les Hittites, le dieu du Tonnerre affronte un dragon avec sa foudre, matérialisée par un javelot ou un marteau à manche court¹²⁷. Chez les Indiens, Indra a tué le dragon Vritra, qui retenait les eaux et le soleil. Les textes parlent d'un brouillard ténébreux qui entourait Vritra et qui a été dissipé par Indra ; ils mentionnent également le souffle du serpent. Evidemment, le mythe chinois est un reflet d'un mythe tokharien non attesté. Les Tokhariens devaient avoir un dieu de la Guerre qui est devenu Chiyou en Chine.

Il peut sembler étrange que le dieu de la Guerre soit proche du dieu de l'Agriculture. Ces deux divinités étaient de natures opposées. Shennong était certainement un dieu de la paix, comme Niord. Dans l'Ynglinga Saga, le règne de Niord est présenté comme une période de paix. Shennong avait inventé un instrument à cordes, or chez les Indo-Européens, ce genre d'instrument de musique possède des vertus « antimilitaires ». Chez les Celtes, les bardes pouvaient interrompre une bataille en s'interposant entre les deux armées avec leurs lyres¹²⁸. On voit mieux le rapport entre l'agriculture et la guerre si l'on se rappelle que le monde divin a tendance à refléter notre monde. L'activité normale des hommes est le travail de la terre et l'élevage, mais en cas de conflit, ils doivent prendre les armes. Shennong est plus qu'un dieu de l'Agriculture : il est l'image de l'agriculteur, qui travaille la terre avec sa charrue. De même, Chiyou devait être l'image du guerrier, mais en général, celui-ci était d'abord un agriculteur.

Selon une version du mythe chinois, avant de partir en guerre, Chiyou a imposé son autorité au peuple des Miao, et il les a recrutés dans son armée¹²⁹. Huangdi, de son côté, avait des fauves : des loups, des ours, des léopards et des tigres. Ces animaux évoquent les guerriers-fauves d'Odin, des guerriers « professionnels ». On se demande pourquoi les Miao ont été inclus dans le mythe chinois. Toujours est-il que Chiyou a employé comme guerriers des hommes ordinaires. Cela conforte notre hypothèse sur le lien de parenté entre Shennong et Chiyou.

Il est possible que Chiyou, en essayant de retenir le soleil, ne cherche pas seulement à plonger le monde dans les ténèbres. Il veut aussi instaurer le règne de la guerre, de la destruction et du chaos.

On peut imaginer que si le dieu de la Guerre arrivait à vaincre Ylaiñäkte, il se produirait une catastrophe comparable au Ragnarök de la mythologie scandinave. C'est le « Destin des Puissances », expression altérée en « Crépuscule des Dieux ». La *Voluspa* en fait

¹²⁵ Ibid., pp. 77-79.

¹²⁶ Zheng, 1989, p. 51.

¹²⁷ Masson, 1991, p. 44.

¹²⁸ Sergent, 1995, p. 264.

¹²⁹ Pimpaneau, 1990, p. 163.

une description. Il est question d'un formidable hiver, de parjure et d'adultère, de guerre : « Les frères s'entre-batront et se mettront à mort, [...] Temps des haches, temps des glaives, les boucliers sont fendus ». De manière tout à fait remarquable, ce cataclysme commence après la mort de Baldr, dieu solaire. Il y a une association très naturelle entre les ténèbres et la destruction.

Parmi les alliés de Chiyou, il y avait une race de géants, les Kuafu¹³⁰. On trouve une remarquable analogie avec la mythologie scandinave, où les géants sont des fauteurs de chaos. Le Ragnarök est mené, orchestré, dans sa frénésie de destruction totale, par trois géants. Selon les textes scandinaves, ils passent leur temps à essayer de s'emparer du soleil¹³¹. Cela rappelle le mythe chinois du géant Kuafu qui voulut rattraper le soleil, mais mourut de soif. Chiyou est souvent associé à ce géant, personnage représenté avec deux serpents jaunes pendant de ses oreilles et deux serpents jaunes dans les mains¹³².

Après avoir vaincu Chiyou, comme sa fille Ba était incapable de remonter au ciel, Huangdi l'exila dans les pays situés au nord de l'Eau Rouge, donc du Mont Kunlun, qu'elle transforma en un désert. Il se pourrait que Ba soit une divinité créée par les Tokhariens pour expliquer le caractère désertique du bassin du Tarim, le mont Kunlun se trouvant au sud du désert.

10. La divination par l'achillée.

Aux alentours de l'an -1000, une nouvelle méthode de divination est apparue en Chine. Jusqu'à l'époque des Royaumes Combattants, elle a été utilisée parallèlement à celle des Shang, cette dernière conservant son caractère vénérable. Le devin utilisait 50 baguettes d'achillée, mais il en mettait une de côté. Un tri permettait d'obtenir un chiffre qui ne pouvait être que 36, 32, 28 ou 24. Sa division par 4 donnait 9, 8, 7 ou 6. En répétant cinq fois cette opération, on obtenait une série de six chiffres que le devin devait interpréter.

Le manuel divinatoire utilisé par les Zhou était le *Zhouyi* « Mutations des Zhou », plus connu sous le nom de *Yi jing* « Livre des Mutations ». A l'époque des Royaumes Combattants, les Chinois ont adjoint au *Yijing* des traités qui exposent leurs réflexions sur la science divinatoire. Il y a notamment le « Grand Commentaire » (*Dazhuan*), également appelé « Sentences Attachées » (*Xici*), qui est un véritable traité de cosmologie. La méthode d'obtention des hexagrammes que nous avons décrite est exposée dans ce traité. Signalons que les Chinois ont composé d'autres manuels divinatoires. Dans les principautés de Song et de Jin, on utilisait respectivement le *Guizang* et le *Lianshan*. Cependant, le Livre des Mutations est certainement le plus ancien et le plus vénérable manuel¹³³.

A l'époque des Royaumes Combattants, les chiffres ont été remplacés par des lignes continues ou brisées. L'évolution a dû se faire comme suit. Les chiffres impairs 9 et 7 ont été remplacés par 5 et 1, qui sont également impairs, puis par seulement 1, qui s'écrit — en chinois. C'est une ligne continue. La ligne brisée -- s'explique par la graphie ^ de 6 ou 八 de 8, qui sont des chiffres pairs. C'est ainsi que les hexagrammes sont apparus¹³⁴. Les devins se souvenaient de leur véritable nature, puisqu'en langage technique, les lignes continues étaient désignées par les chiffres 9 ou 7, tandis que les lignes brisées étaient désignées par les chiffres 8 ou 6.

¹³⁰ Ibid., p. 164.

¹³¹ Boyer, 1992, pp. 53-54.

¹³² Zheng, 1989, p. 41.

¹³³ Maspéro, 1985, p. 367.

¹³⁴ D. Harper, *The Cambridge History of Ancient China : from the origins of civilization to 221 B.C.*, M. Loewe & E.L. Shaughnessy ed., Cambridge University Press, 1999, pp. 858-859.

Les trigrammes sont attestés plus tardivement que les hexagrammes, mais la tradition veut que le roi Wen de Zhou ait formé les 64 hexagrammes à partir des 8 trigrammes. Le premier, entièrement formé de lignes continues, est appelé *qian* « ciel » ; le deuxième, entièrement formé de lignes brisées, est appelé *kun* « terre ». Viennent ensuite *zhen* « tonnerre », *kan* « eau », *gen* « montagne », *xun* « vent », *li* « feu » et *dui* « vapeur » (plus tard, *dui* a pris le sens de « lac »).

Les auteurs du Grand Commentaire ont considéré que *qian* et *kun* engendraient trois « fils » qui étaient le tonnerre, l'eau et la montagne, et trois « filles » qui étaient le vent, le feu et la vapeur. De la sorte, tous les trigrammes dérivent de *qian* et *kun*. Une distinction a été établie entre le monde réel et le monde idéal des figures divinatoires. Tandis que les hexagrammes appelés *qian* et *kun* correspondent au Ciel et à la Terre réels, les trigrammes *qian* et *kun* correspondent à deux « substances » qui ont été appelées *yang* et *yin*. Ces deux termes appartenaient au vocabulaire populaire : le *yin* était le versant sombre d'une montagne, au nord, et le *yang* était le versant ensoleillé, au sud. C'est ainsi que ces deux mots ont reçu la signification philosophique que nous leur connaissons. La mutation, *yi*, est le processus par lequel le *yin* et le *yang* s'engendrent mutuellement ; leur somme temporelle a reçu le nom de *dao* « voie ».

Cette cosmologie, qui associe le tonnerre, l'eau et la montagne, est fortement tokharienne : la montagne d'Ylaiñäkte, le dieu du Tonnerre, rassemble la Terre et l'Eau. Il est très probable que le mot *gen* « montagne » provienne du tokharien commun **tken* « terre », devenu *kem* (et prononcé *ken*) en koutchéen. Il est impossible de dire si les Chinois ont supprimé le *t* de **tken*, comme les Koutchéens, ou s'ils ont pris telle quelle la version koutchéenne de ce mot, cette dernière devant alors être très ancienne. Le mot *zhen* « tonnerre », qui était prononcé **tjienh* ou **tjens* en vieux chinois, pourrait provenir de la version tokharienne, non attestée, d'un mot indo-européen pour « tonnerre » : latin *tonitrus*, qui a donné le français *tonnerre*, germanique **thunraz*, qui a donné le nom du dieu Thor. Ce serait la première syllabe, **ten*, de ce mot.

Quant au feu, on est tenté de le mettre en rapport avec Shennong, car les Chinois ont associé le feu à ce dieu. Toutefois, le feu est appelé *pūwar* en koutchéen et *por* en agnéen, ce qui n'explique pas le nom du trigramme *li* « feu ». En dépit de cette difficulté, nous maintenons notre hypothèse, car Huangdi et Shennong étaient des divinités complémentaires, peut-être frères. Il serait tout à fait logique que trois trigrammes soient associés à chacun d'eux. Nous avons vu que le feu et le vent étaient les moyens indispensables du sacrifice, or le feu et le vent sont associés avec la vapeur dans la série des huit trigrammes. Cela donne une raison de plus de considérer Shennong comme un sacrificateur.

Huangdi pouvait connaître l'avenir grâce à la divination par l'achillée, mais ce n'est pas lui qui l'avait inventée. Les appendices du *Yi jing* attribuent la création des trigrammes à Fuxi. Ces deux divinités étant d'origine tokharienne, on a deux raisons de croire que cette méthode de divination provenait des Tokhariens. Par la même occasion, on perçoit l'existence d'une relation entre les Zhou et les Tokhariens.

D'autres Indo-Européens ont utilisé des baguettes pour la divination. D'après Tacite, les Germains procédaient de la manière suivante : « Pour les sorts, leur pratique est uniforme : ils coupent à un arbre à fruits un rameau qu'ils taillent en petits scions ; ils les marquent de certains signes distinctifs, puis ils les éparpillent sur une étoffe blanche sans ordre et au hasard. Ensuite, le prêtre de la cité, si la consultation est officielle, le père de famille lui-même, si elle est privée, ayant invoqué les dieux et tournant ses regards vers le ciel, en prend successivement trois qu'il interprète alors d'après les signes qu'on y a précédemment imprimés ». Grâce à Hérodote (IV, 67), on sait qu'elle existait aussi chez les Scythes. Ils utilisaient de gros faisceaux de baguettes de saule. Ils les dénouaient et disposaient les

baguettes par terre l'une à côté de l'autre. Ils les ramassaient ensuite et les disposaient de nouveau. A Rome, ce que l'on appelait les *sortes* étaient sans doute des baguettes ou des tablettes de bois dont on se servait comme chez les Scythes.

Les Chinois n'utilisaient pas les baguettes de la même manière que les Germains : ils effectuaient des opérations de comptage. Il est difficile d'imaginer que cette méthode de divination assez complexe ait pu être mise au point sans quelques notions d'arithmétique (comme la distinction entre nombres pairs et nombres impairs), mais de cette science des nombres, les appendices du Livre des Mutations ne disent absolument rien. Les nombres sont totalement absents de la philosophie que les devins chinois ont élaborée. C'est très étonnant. Le moyen le plus simple d'expliquer cette situation est celui-ci : comme les Germains, les Tokhariens avaient une méthode de divination utilisant des baguettes, mais ils lui avaient donné un aspect mathématique. Seule la méthode de comptage des baguettes est passée en Chine ; les concepts mathématiques qui la justifiaient ont été laissés de côté. Il n'est pas impossible que les méthodes de divination scythe et tokharienne aient présenté des similitudes, par effet des influences qui traversaient le monde des steppes. Selon le témoignage d'Hérodote, il semble que les Scythes disposaient les baguettes par terre plusieurs fois de suite, ce qui évoque les comptages successifs de la divination par l'achillée. Malheureusement, cette description ne permet pas de savoir si les Scythes cherchaient à obtenir des suites de nombres.

Cette science des nombres, ayant été transmise de manière orale, est à jamais perdue. Il est cependant possible d'en entrevoir certains aspects, grâce aux renseignements que nous possédons sur le symbolisme indo-européen des nombres. On remarque d'abord que le comptage des baguettes d'achillée comportait une division par 4, or dans l'Inde ancienne, un jeu consistait à lancer des osselets et, en les ramassant, à essayer d'obtenir un nombre divisible par 4¹³⁵. Les osselets, connus de tous les peuples indo-européens, servaient de jouets aux enfants, mais ils avaient aussi une fonction oraculaire. Il y a sans doute un rapport entre la divination par l'achillée et le jeu indien, mais pourquoi faut-il faire une division par 4 ? Dans la divination par l'achillée, le Ciel et la Terre jouent un rôle primordial, le Ciel (*qian*) étant un principe de transformation, or chez les Tokhariens, il était probablement carré. Il possédait donc 4 côtés. C'est peut-être cette conception du Ciel qui explique le rôle joué par le chiffre 4.

Les trigrammes et les hexagrammes sont composés d'une part des chiffres impairs 7 et 9, d'autre part des chiffres pairs 6 et 8. Les deux chiffres impairs se trouvaient au cœur du symbolisme indo-européen des nombres. Les grandes fêtes tokhariennes que l'on connaît duraient 7 jours, et au Nouvel An, les jeunes filles tourfanaises disposaient des lampes sur un arbre à 7 branches¹³⁶. La période de deuil, chez les Agnéens, s'achevait au bout de 7 jours. Chez les Hittites, il y avait une cérémonie le septième jour et une autre le douzième jour. Le nombre des baguettes d'achillée utilisées par les devins était de 49, or $49 = 7 \times 7$.

A l'ouest du Lop Nor, sur la rivière Kōnchi, se trouve le cimetière de Qāwrighul, qui contient 42 tombes datées de la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère. Six d'entre elles étaient entourées de 7 cercles concentriques de pieux¹³⁷. De tels cercles se trouvent ailleurs dans le monde indo-européen ; ils sont interprétés comme des frontières entre le monde des vivants et celui des morts. Très probablement, selon les croyances des hommes de Qāwrighul, les âmes des morts avaient 7 étapes à franchir durant leur voyage vers l'au-

¹³⁵ Sergent, 1995, p. 257.

¹³⁶ Maillard, 1973, p. 44.

¹³⁷ Mallory et Mair, 2000, p. 137.

delà. Selon les Hittites, les Enfers étaient séparés de la Terre par 7 portes fermées par des verrous¹³⁸. Dans la religion de l'Inde ancienne, il y avait 7 Enfers.

Le caractère indo-européen des hommes de Qāwrighul n'est pas douteux (ils étaient des Paléo-Européïdes) et leurs coutumes funéraires annoncent celles du Kroraina antique. La comparaison des langues indo-européennes montre l'importance de la notion de frontière et de clôture, de séparation entre l'intérieur et l'extérieur. Elle montre aussi la large utilisation des pieux, des piquets et des poteaux¹³⁹.

Chez les Germains continentaux, le deuil durait 9 jours et se terminait le neuvième jour par un sacrifice. Selon une formule magique anglo-saxonne, 9 herbes permettaient de se protéger contre 9 poisons et 9 maladies. Une ordalie consistait à porter un fer incandescent sur une distance de 9 pieds, et si l'on avait échoué, à marcher pieds nus sur 9 socs de charrues également incandescents. Beowulf a tué 9 monstres marins¹⁴⁰. D'après les Scandinaves, il existait 9 mondes¹⁴¹. A priori, le nombre 9 avait une signification tout aussi importante en Chine. Il y avait 9 cieux. Aménageant et arpentant la Chine, Yu le Grand, le fondateur de la dynastie des Xia, divisa les 9 provinces, fit communiquer les 9 voies, endigua les 9 lacs et prit la mesure des 9 montagnes. Les 9 Pasteurs lui apportèrent du métal avec lequel il fonda les 9 chaudrons des Xia. Nous trouverons cependant des raisons de penser que Yu n'était pas chinois : il aurait plutôt été tokharien.

Les 9 cieux de Chine doivent être liés aux 9 marches qui permettent de monter au ciel selon un texte hittite¹⁴². D'après Hésiode (Théogonie, 720-725), il faudrait 9 nuits et 9 jours à une enclume de bronze, jetée du ciel, pour atteindre la terre, et autant de temps pour aller de la terre au Tartare. Il s'agit donc d'une représentation indo-européenne du ciel, et les Tokhariens ont pu la donner aux Chinois. On trouve chez ces derniers l'idée selon laquelle chacun des 9 cieux était séparé de l'autre par une porte que gardaient des tigres et des panthères, commandée par l'un des portiers du Seigneur d'En-Haut, Shangdi¹⁴³. Cette conception du ciel (sans les bêtes fauves) existe chez les Serbes, qui ont réduit le nombre des cieux à 7. Elle a été intégrée au christianisme : on raconte que Dieu a pourvu chacun des cieux d'une porte et placé devant elle un ange gardien¹⁴⁴. Cette conception du ciel est symétrique de celle des Enfers hittites.

L'idée des Trois Mondes, le Ciel, la Terre et les Enfers, se trouvait au centre de la cosmologie indo-européenne. Entre chacun d'eux, il y avait 7 ou 9 étapes. Cette équivalence entre les chiffres 7 et 9 se retrouve dans la divination par l'achillée. Selon les croyances tibétaines, le ciel possède 7 ou 9 étages¹⁴⁵, conception qui a certainement été empruntée aux Indo-Européens, probablement aux Tokhariens.

La divination par l'achillée a joué un rôle considérable dans le développement de la civilisation chinoise. Les devins mettaient leur science au service des souverains, ce qui les a conduits à élaborer une doctrine politique. Pour eux, le *junzi* « homme de qualité », est celui ayant acquis les règles de conduite qu'enseignent les hexagrammes. Par exemple, puisque le principe de *qian* « ciel » est de changer et de transformer, l'homme de qualité doit faire des efforts incessants. Plus tard, Confucius a adopté cette notion en supprimant toute référence à la divination : le *junzi* est l'homme qui se distingue des gens du commun par les qualités du

¹³⁸ Masson, 1991, p. 137.

¹³⁹ Sergent, 1995, p. 186.

¹⁴⁰ Hermann, 2001, p. 156.

¹⁴¹ Boyer, 1992, p. 212.

¹⁴² Masson, 1991, p. 192.

¹⁴³ Maspéro, 1984, p. 10.

¹⁴⁴ Masson, 1991, p. 138.

¹⁴⁵ Stein, 1996, p. 18.

cœur et de l'esprit. Alors que la noblesse est héréditaire, ces qualités peuvent s'acquérir. Cette nouvelle doctrine remettait en question tout l'ordre aristocratique et féodal de l'ancienne Chine. Selon Jacques Gernet, les réflexions des devins « furent, dans le monde chinois; à l'origine des sciences et de la philosophie »¹⁴⁶. C'est dire que sans influence indo-européenne, le monde chinois aurait été assez différent ! Cette observation n'enlève cependant pas tout mérite aux Chinois. La civilisation chinoise n'est pas un simple emprunt : c'est une remarquable construction effectuée par les Chinois sur des fondations d'origine étrangère. Rappelons que les Zhou, qui étaient probablement indo-européens, se sont sinisés. Les influences ne se sont donc pas produites que dans un sens. Et ce sont bien les Chinois qui ont inventé leur écriture.

11. La Reine-Mère d'Occident et l'archer Yi.

Un singulier personnage a parfois été associé au mont Kunlun : Xiwangmu, la Reine-Mère d'Occident. Selon le *Mu tianzi zhuan*, elle était la souveraine d'une principauté, et le roi Mu lui a offert un banquet sur une berge du lac Yao, dont le nom signifie « Émeraude ». Un ouvrage écrit par le taoïste Ge Hong (283-343) et qui raconte 84 vies d'immortels, le *Shenxian zhuan*, précise que le lac Yao est « le lieu où Xiwangmu rassemble les immortels ». Pour Zhuangzi, Xiwangmu était une immortelle ayant atteint le *dao*, information reprise par un manuel d'alchimie du début de notre ère : « La reine du paradis occidental, Xiwangmu, est un exemple de femme qui obtint la Voie (le *dao*) en nourrissant son propre *yin*. Chaque fois qu'elle avait eu des rapports sexuels avec un homme, celui-ci tombait immédiatement malade, mais sa propre figure était douce et claire, de telle sorte qu'elle n'avait pas besoin de fard et de poudre. [...] De plus, la reine du paradis occidental n'avait pas de mari, mais elle aimait avoir des rapports avec de jeunes garçons ». D'après le *Hanshu*, elle était une déesse taoïste présidant le palais occidental où le pêcher d'immortalité poussait ; son bois permettait d'éloigner les mauvaises influences et de favoriser la fertilité.

Le royaume de Xiwangmu est déjà mentionné par les inscriptions des Shang. A la fin de l'Antiquité et au début des Han, les Chinois se la représentaient comme une divinité d'aspect monstrueux. Elle régnait sur l'Ouest, qui était la terre des morts, et sur les destinées humaines. D'après le *Shanhai jing*, « Trois cent cinquante *li* plus à l'ouest se situe le mont de Jade. C'est là que vit Xiwangmu. Celle-ci a un aspect humain, mais une queue de léopard et des crocs de tigre. Elle excelle à siffler, ses cheveux sont ébouriffés, quoique surmontés d'un ornement de tête. C'est elle qui commande aux calamités du ciel et aux cinq châtements. [...] Au sud, trois oiseaux noirs lui prennent à manger. Ils se trouvent au nord du mont Kunlun ».

Les théories élaborées par les sinologues pour expliquer ce curieux personnage, aux multiples aspects, sont innombrables. En ce qui concerne sa localisation, au début du vingtième siècle, Edouard Chavannes a défendu une étude de Terrien de Lacouperie qui la plaçait entre Karachahr et Koutcha. Il rejetait une thèse d'A. Forke identifiant Xiwangmu à ... la reine de Saba ! On peut faire une observation intéressante : il existe un mont des Trois Dangers (*San Wei*), où habitent trois oiseaux, or les commentateurs chinois sont certains que ce sont ces mêmes oiseaux qui donnent à manger à Xiwangmu¹⁴⁷. On connaît un mont des Trois Dangers : il se trouve près de Dunhuang¹⁴⁸, sur le territoire où l'empire des Yuezhi s'est constitué.

Tous les aspects de la Reine-Mère d'Occident s'expliquent remarquablement bien par la religion indo-européenne. Les Chinois la connaissent surtout pour être la gardienne de

¹⁴⁶ Gernet, 1990, p. 83

¹⁴⁷ Mathieu, 1978, p. 45.

¹⁴⁸ Mathieu, 1989, p. 87.

pêches qui confèrent l'immortalité, or la déesse Idunn des Scandinaves conserve dans son coffre des pommes qui permettent aux dieux de retrouver leur jeunesse quand ils vieillissent. Lorsque le géant Thiazi l'a enlevée, les dieux sont devenus vieux et grisonnants. Le nom de cette déesse signifie « Toujours Jeune »¹⁴⁹ : elle a le secret de l'éternelle jeunesse. La déesse grecque Héra, l'épouse de Zeus, reçut de Gaia des pommes qui donnaient l'immortalité et les mit dans son jardin. Situé à l'Extrême-Occident, sur les bords de l'Océan, ce jardin est gardé par trois nymphes, les Hespérides. Zeus et Héra ont une fille, Hébé, qui personnifie la jeunesse et dont le rôle, avant son mariage avec Héraclès, a été de servir le nectar dans les banquets célestes.

On observe donc que dans les mythologies grecque et scandinave, ce sont uniquement des déesses qui sont les détentrices de la jeunesse éternelle, et que celle-ci s'obtient en particulier par la consommation de fruits. Par ailleurs, Idunn est identique à Freyia, déesse de la fertilité-fécondité connue pour son activité sexuelle débridée. Ce sont bien là des caractéristiques de Xiwangmu.

La Reine-Mère d'Occident était une déesse du Destin. Selon le *Hanshu*, sous le règne de l'empereur Ai (de -7 à -1), les Chinois du Nord fabriquaient des planchettes de bois qui représentaient les prédictions de la Reine-Mère d'Occident. Dans la mythologie scandinave, les trois déesses du Destin sont appelées les Nornes (*nornir*) : elles sont le Passé, le Présent et l'Avenir. Un texte islandais les assimile à des prophétesses. On les représente en train d'inciser ou de sculpter des bâchettes. Le destin étant souvent cruel, les Scandinaves qualifiaient ordinairement les Nornes de « laides », « méchantes » ou « ennemies ». Elles sont une spécialisation des dises (*disir*) en tant que puissances fixant les destinées des humains¹⁵⁰. Ces dernières relèvent de la fertilité-fécondité. Une dise est étroitement associée, à la naissance d'un être humain, à son destin, elle est tutélaire et elle a un aspect guerrier. Freyja est appelée la dise des Vanes (les dieux scandinaves de la fertilité-fécondité) ou la Grande Dise. Elle a clairement régné sur les dises¹⁵¹. On peut donc considérer Freyia comme une déesse du Destin, et l'on trouve ainsi un point commun supplémentaire avec Xiwangmu. C'est probablement à cause de la cruauté du destin que l'aspect de Xiwangmu, au début des Han, est devenu monstrueux.

Freyia est équivalente à la déesse allemande Frija, l'épouse de Wotan, et celle-ci est clairement une déesse du Destin. Comme les Nornes, elle est une fileuse. Les Allemands croyaient qu'elle faisait un filet avec lequel elle attrapait les âmes de ceux qui devaient mourir. Xiwangmu régnait sur l'ouest, qui était la terre des morts ; Frija et Freyia étaient des déesses des morts.

Sous le nom de Frau Holle, Frija file sur son rouet d'or, dans une grotte située au sommet d'une montagne. Quand elle offre des fils aux humains, ceux-ci ne prennent plus de fin. Elle offre également un rouet aux bonnes travailleuses et file pour elles pendant la nuit, si bien que les bobines sont pleines le matin¹⁵². Il se trouve que l'épouse de Huangdi, Leizu « Tonnerre-Ancêtre », est réputée être l'inventrice de la sériciculture. Elle aurait également appris aux femmes le tissage des soieries. Ce doit être un écho de la mythologie indo-européenne.

Xiwangmu n'est jamais représentée comme une fileuse. Toutefois, selon le *Shanhai jing* et d'autres textes, elle habite une grotte située sur une montagne. Cela rappelle Frau Holle. La Terre étant représentée sous la forme d'une montagne, le fait que ces déesses

¹⁴⁹ Boyer, 1992, p. 181.

¹⁵⁰ Ibid., pp. 216-217.

¹⁵¹ Ibid., pp. 182-183.

¹⁵² Hermann, 2001, pp. 232-233.

habitent à l'intérieur d'une montagne signifie peut-être qu'elles sont celles de la Terre. Xiwangmu et Leizu ne sont-elles qu'une seule et même déesse appelée par deux noms différents ? C'est une question qu'on peut légitimement se poser.

A part sa localisation, il n'y a pas grand chose qui permette de rattacher Xiwangmu aux Tokhariens : on connaît trop mal la religion de ces derniers. Son origine indo-européenne, en tout cas, est certaine, et elle ne semble pas provenir du monde iranien. Au sommet de la Harā Berezaitī, il y a une grotte où la déesse-rivière Haraxvaitī prend sa source. Cela pourrait faire penser à Xiwangmu, mais cette déesse n'a aucun rapport connu avec l'eau.

Nous avons vu que chez les Tokhariens, par définition, les dieux étaient des immortels. C'était ce qui les différençait des hommes. Les Grecs devaient avoir une conception similaire : pour désigner les hommes, ils utilisaient un terme, *brotós*, qui signifie « mortel ». Les hommes ne peuvent donc prétendre à l'immortalité qu'après leur mort, en devenant des dieux. Chez les Grecs ou les Hittites, dire de quelqu'un qu'il est « devenu dieu », c'est dire qu'il est mort¹⁵³. Le mythe d'Héraclès en fournit une belle illustration.

Ses exploits sont innombrables, mais il est surtout connu pour ses douze travaux, accomplis sur ordre d'Eurysthée. Pour les accomplir, il reçut d'Apollon un arc et des flèches et d'Hermès une épée. Il se tailla également une massue. Ses deuxième et troisième travaux consistèrent à tuer l'Hydre de Lerne, qui était un serpent à cent têtes, et à terrasser le sanglier monstrueux du mont Érymanthe. Durant le onzième travail, il se rendit dans les Enfers pour capturer Cerbère, mais il le rendit ensuite à Hadès, le dieu des morts. Enfin, avec l'aide d'Atlas, il déroba les pommes des Hespérides. Eurysthée consacra ces fruits à Athéna, laquelle demanda à Héraclès de les ramener là où il les avait pris. Sa mort fut tragique : son épouse, Déjanire, lui donna une tunique imprégnée du sang du centaure Nessos, qui l'empoisonna. Souffrant de manière intolérable, il se fit porter sur un bûcher. Après sa mort, il monta au ciel et épousa Hébé, personnification de la jeunesse.

L'archer Yi des Chinois a souvent été comparé à Héraclès. Ce sont des héros solitaires et tueurs de monstres. Traditionnellement, les Chinois comptent six travaux. Yi tua notamment une sorte d'hydre, le Juiying, qui pouvait cracher l'eau et le feu avec ses neuf têtes, et le sanglier géant de la forêt des Mûriers. A la suite d'une expédition à l'ouest des Sables Mouvants (chez les Rong-Chiens ?), il devint roi¹⁵⁴. Il a donc quelque rapport avec les habitants du bassin du Tarim. Ne voulant pas descendre sous la terre après sa mort, il obtint de Xiwangmu des pilules d'immortalité, mais son épouse, Chang'e, les déroba toutes. Il fut ensuite tué par Fengmen, son propre disciple, d'un coup de bâton en bois de pêcher, la seule arme qui pût le blesser. On raconte même que sa femme et l'amant de celle-ci dépecèrent son corps pour le faire bouillir et le donner à manger à ses propres enfants. Sa fin est aussi tragique que celle d'Héraclès. Ces deux héros étaient des archers ; avant de mourir, Héraclès donna son arc et ses flèches à Philoctète, le seul de ses serviteurs qui avait accepté d'allumer son bûcher.

Les mythes d'Héraclès et de l'archer Yi ont un important point commun : ces deux héros ont acquis les fruits (ou les pilules) d'immortalité, mais ils ne les ont pas consommés. Les raisons ne sont pas les mêmes. Athéna a fait rapporter les pommes dans le jardin des Hespérides parce que le Destin ne permet pas leur présence dans le monde des hommes, tandis que Yi s'est fait dérober ses pilules. Cependant, il est probable qu'un même motif fondamental sous-tende les deux mythes : un homme ne peut pas, de toute manière, acquérir l'immortalité de son vivant. Il lui faut d'abord mourir.

¹⁵³ Sergent, 1995, p. 357.

¹⁵⁴ Maspéro, 1985, p. 25.

Ces analogies sont suffisantes pour affirmer que Yi est d'origine indo-européenne. Dans la plupart des textes chinois, on lit que c'est lui qui a abattu neuf des dix soleils, à la demande de Yao. C'est le résultat du croisement des mythologies indo-européenne et chinoise. La version que donne le *Lunheng*, selon laquelle l'homme qui a abattu les neuf soleils est Yao, doit reproduire le mythe chinois originel. Il convient de remarquer que l'auteur de cet ouvrage, Wang Chong, a consigné des *croyances populaires*, considérées par lui comme des superstitions. Le *Lunheng* reflète donc mieux la mythologie originelle des Chinois que des œuvres composées par des lettrés, comme le *Tianwen* de Qu Yuan.

12. Yu et les Xia.

Selon le chapitre 18 du *Shanhai jing*, le fondateur de la dynastie des Xia, Yu le Grand, était le fils du cheval blanc, qui était lui-même le fils de Luoming. Ce nom, qui signifie « Chameau Brillant », évoque plus l'Asie centrale que la Chine¹⁵⁵. Les neuf Pasteurs apportèrent du métal à Yu, avec lequel il fonda les neuf trépieds des Xia. Le chapitre 11 du *Mozi* rapporte que son fils, Qi, fit rechercher du métal dans les monts et les rivières et les fit fondre à Kunwu. C'est le nom d'une montagne occidentale où l'on trouvait du cuivre rouge qui servait à fabriquer d'excellentes épées¹⁵⁶. Lors de sa campagne en Asie centrale, le roi Mu des Zhou aurait reçu des Rong-Chiens l'épée Kunwu¹⁵⁷. Yu arpenta la Chine et voyagea beaucoup. Dans le chapitre 2 du *Shiji*, il est écrit qu'à l'ouest, il alla jusqu'aux Sables Mouvants, c'est-à-dire jusqu'au désert du Taklamakan¹⁵⁸. On sait également qu'il se rendit chez les Hommes nus. Le chapitre 8 du *Youyang zazu* fournit un renseignement essentiel sur ces gens : ils seraient des descendants du peuple Bai, or ce terme signifie à la fois « blanc » et « nu »¹⁵⁹. Ce peuple est localisé au sud ; selon le chapitre 2 du *Bowu zhi*, les femmes « ont des yeux clairs et sont entièrement nues, sans aucun vêtement ni pagne ». Plus précisément, les Hommes nus vivaient au Rinan, le Sud Ensoleillé. C'est le nom d'une commanderie établie dans l'actuel Vietnam sous le règne de l'empereur Wu des Han. Dans l'Antiquité, le peuple des Viêt vivait au Vietnam du Nord et sur les côtes de la Chine jusqu'au Zhejiang. Ils étaient symboliquement divisés en cent tribus ou clans, c'est pourquoi les Chinois les appelaient les Cent Viêt (Bai Yue en chinois).

La tradition reconnaît unanimement Yu comme un personnage semi-historique. Les données que l'on possède sur lui tendent à montrer qu'il était étroitement apparenté aux Rong-Chiens¹⁶⁰. Les Hommes nus, chez lesquels il se rendit, étaient probablement des Blancs, comme les Koutchéens, mais le terme « blanc » a été interprété en « nu », ce qui a donné naissance à la légende des Hommes nus. Leurs femmes ayant des yeux clairs, ils devaient être de type européen. Selon le *Lunheng*, Yu a visité la contrée de Xiwangmu. Près de la Porte du Dragon (Longmen, sur le Fleuve Jaune), il rencontra un esprit à corps de serpent et à face humaine, qui était Fuxi. Celui-ci lui montra les huit trigrammes. Toutes ces données rattachent Yu aux Tokhariens. Il a fondu des chaudrons, or les Tokhariens étaient d'excellents

¹⁵⁵ Mair, 1998, p. 12.

¹⁵⁶ Mathieu, 1989, p. 47.

¹⁵⁷ Porée-Maspéro, 1969, p. 713.

¹⁵⁸ Le texte précise clairement que les Sables Mouvants se trouvent à l'extrémité occidentale des terres qu'il a parcourues. Ils ne peuvent donc pas correspondre à l'Ordos, comme le veut R. Mathieu.

¹⁵⁹ Mathieu, 1989, p. 153.

¹⁶⁰ Son père, Gun, serait mort au mont des Plumes (*Yu Shan*). Rémi Mathieu (1978, p. 45), l'a identifié au mont des Trois Dangers, au Gansu. Cependant, selon le *Shiji*, Gun fut banni au mont des Plumes afin de réformer les Yi orientaux, et pour R. Mathieu (1989, p. 97), il s'agit d'une montagne du Shandong. Ces deux localisations du mont des Plumes ne sont plus contradictoires si l'on admet l'existence de deux montagnes tokhariennes ayant porté le même nom, une au Gansu et l'autre au Shandong. Les Yi orientaux ont peut-être été tokhariens : au Shandong, là où ils ont vécu, on trouve des représentations de Fuxi et Nüwa.

métallurgistes. Selon le chapitre 96 du *Hanshu*, les Koutchéens étaient capables de fondre le fer. La dénomination des chaudrons en vieux chinois, **kwar*, pourrait provenir de l'indo-européen commun **k^uer^us*¹⁶¹, et l'on remarque que des pasteurs ont fourni du métal à Yu. Les peuples de l'Asie centrale, au contraire des Chinois, étaient de grands éleveurs.

L'épouse de Yu s'appelait Tushan « mont Tu »¹⁶². Les coutumes indo-européennes expliquent parfaitement cette assimilation de la reine à une montagne : la reine représente la Terre, or nous savons que la Terre pouvait prendre la forme d'une montagne. Chez les Hittites, les Indiens et les Romains, la reine est un personnage religieux essentiel. En couple avec son mari, elle accomplit les cérémonies religieuses que requiert son office de représentante des forces chthoniennes et productives. Parallèlement à son intronisation, le roi épouse symboliquement la Terre, représentée par sa femme. Chez les Celtes, le roi prenait possession d'une pierre, qui était le prolongement de la Terre. Dans la Grèce mycénienne, le trône était en pierre¹⁶³. Quand Tushan a accouché de Qi, elle avait pris la forme d'une pierre, que Yu a été obligé de fendre.

Les Chinois de l'Antiquité vénéraient les dieux du Sol sur des tertres ornés d'une pierre dressée. Ces dieux pourraient fournir une explication purement chinoise au mythe de Tushan, mais ils étaient masculins et ils étaient des dieux du territoire¹⁶⁴. Certains auteurs ont supposé l'existence de dieux du Sol féminins. Ce n'est qu'une hypothèse, car ils n'apparaissent pas dans les textes.

Yu effectua d'importants travaux d'aménagement de son territoire qui le rendirent hémiplégique. L'un de ses pieds ne pouvait pas dépasser l'autre. Sa démarche fut appelée le Pas de Yu. Il s'agissait en fait d'une technique de danse qui a été très tôt en usage chez les taoïstes, ainsi que le rapporte Ge Hong dans son *Baopu zi*.

Avec le taoïsme, on reste en domaine tokharien. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir que Huangdi, alias Ylaiñäkte, a été considéré comme le co-fondateur du taoïsme, avec Laozi. Sous les Han antérieurs, cette religion était appelée *Huanglao dao*, la Voie (ou Doctrine) de Huangdi et Laozi. Tandis que Laozi était le fondateur de la mystique, Huangdi était le maître des pratiques ésotériques et magiques. Laozi lui-même a été mis en relation avec les populations occidentales, probablement tokhariennes : constatant la décadence de la dynastie des Zhou, il partit vers l'ouest, sur la terre des barbares et des immortels. En arrivant à la passe de Xiangü, avant de disparaître pour toujours, il laissa le *Daode jing*. On ne sait trop si Laozi est réel ou mythique, mais il a bien fallu que quelqu'un rédige le *Daode jing*. La quête de l'immortalité joue un rôle central dans le taoïsme, or l'immortalité était un concept essentiel de la religion tokharienne.

Yu étant tokharien, la première dynastie qui est réputée avoir régné sur la Chine, celle des Xia, était tokharienne. De cette dynastie, à part sa création et sa chute, on ne sait presque rien. L'archer Yi, cependant, est réputé avoir vécu sous ses cinquième et sixième souverains, Xiang et Shaokang¹⁶⁵. On peut expliquer ce lien entre Yi et les Xia par le fait qu'ils étaient des « compatriotes ». Les textes chinois rapportent aussi qu'à l'époque des Xia, on sacrifiait à Chiyou, dieu d'origine tokharienne, comme inventeur des armes et dieu de la Guerre¹⁶⁶.

La chronologie traditionnelle fait régner Yu à partir de -2207, mais il est plutôt risqué d'y accorder foi. Comme Yu a fondu des chaudrons en bronze, il ne peut avoir vécu qu'à l'âge du bronze. D'autre part, les Xia n'ont vraisemblablement pas régné sur toute la Chine, mais

¹⁶¹ Mallory et Mair, 2000, p. 331.

¹⁶² Mathieu, 1989, p. 103.

¹⁶³ Sergent, 1995, p. 274.

¹⁶⁴ Maspéro, 1985, p. 141.

¹⁶⁵ Maspéro, 1985, p. 27.

¹⁶⁶ Zheng, 1989, p. 41

seulement sur sa partie orientale. L'essentiel de la geste de Yu est situé dans les provinces maritimes. Il consacra les offrandes dites *feng* et *shan* au mont Guiji, qui se trouve au Zhejiang. C'est également là qu'il mourut et fut enterré. Dans l'Antiquité, les souverains du royaume de Qi, au Shandong, disaient descendre de Shaokang¹⁶⁷.

Le récit de la chute des Xia est sûrement une pure invention, car il reproduit jusque dans les détails celui de la chute des Shang. Il n'y a aucune raison de croire que la dynastie des Xia ait été antérieure à celle des Shang. Il se peut très bien que les Xia et les Shang aient régné simultanément pendant un certain temps, les premiers à l'est des seconds.

13. Des Tokhariens en Chine du Sud.

Au paragraphe 9, il a été question d'un peuple vivant actuellement en Chine du Sud et dans la péninsule indochinoise, les Miao. Il semble que durant l'Antiquité, ils vivaient sur un territoire bien plus grand que maintenant, formant notamment une partie de la population de l'ancien royaume de Chu. Leur nom se retrouve dans celui d'un fils de Huangdi, Miao-Long. Simple hasard ? Peut-être pas, car les Miao ont été mêlés à un mythe d'origine tokharienne, la lutte de Chiyou contre Huangdi. De plus, Yu (qui était un descendant de Huangdi) aurait soumis le peuple des Trois Miao. Ils auraient été exilés au mont des Trois Dangers, en territoire tokharien. Cette dernière information remonte à la haute Antiquité, car on la trouve dans le chapitre 3 du *Shu jing*.

On perçoit ainsi l'existence de relations entre les Tokhariens et les Miao. Les premiers auraient également été en contact avec les Viêt (Yue en Chinois). Nous avons vu que le mont Kunwu était en rapport avec les Rong-Chiens, or ce nom est également donné au génie de la montagne à qui le roi de Yue sacrifia¹⁶⁸. Des Yue vivaient au Zhejiang, or la tombe de Yu se trouverait dans cette province. Les Hommes nus, que Yu a visités, ont été localisés dans l'actuel Vietnam.

Il existe peut-être une trace d'influence tokharienne dans la mythologie vietnamienne. Le mythe de leurs origines se présente ainsi : l'immortelle Âu Cơ (Dame Âu) et le dragon Lạc Long Quân (Seigneur Dragon Lạc) se marièrent et Âu Cơ donna naissance à une poche contenant cent œufs, d'où sortirent cent fils. Ils furent les ancêtres des Cent Yue. Un jour, le dragon dit à sa femme : « Je suis de la race des dragons, tu es de la race des immortels. L'eau et le feu se détruisent : nous vivrons difficilement d'accord. Il faut maintenant nous séparer ». La moitié des enfants suivirent leur mère sur la montagne et les autres enfants s'établirent avec leur père au bord de la mer. L'aînée des fils d'Âu Cơ régna sur un royaume appelé le Văn Lang. Il fut le premier roi de la première dynastie vietnamienne, celle des Hùng. Un texte du quatorzième siècle, le *Việt sử lược*, situe la fondation du Văn Lang sous le règne du roi Zhuang des Zhou, entre -696 et -682. La dynastie des Hùng a comporté 18 souverains.

Le thème des cents œufs est purement vietnamien, mais le mythe porte la marque d'un changement qui peut être expliqué par une influence extérieure. Lạc Long Quân était de la race des dragons *par sa mère*, mais les Vietnamiens s'assimilent aux dragons parce que Lạc Long Quân, leur *ancêtre mâle*, en était un. En fait, la séparation de Lạc Long Quân et d'Âu Cơ fait penser à celle de Niord et de Skadi, qui ne pouvaient pas vivre ensemble parce qu'ils étaient trop différents. Le premier est retourné vivre au bord de la mer et la seconde est revenue sur sa montagne. On peut penser que la filiation en ligne patrilinéaire a été introduite chez les Viêt par les Tokhariens. D'ailleurs, comme son nom l'indique, Lạc Long Quân est un dragon de l'espèce *long*, génie des eaux apparenté à Niord.

¹⁶⁷ Maspéro, 1985, p. 28.

¹⁶⁸ Porée-Maspéro, 1969, p. 707.

Les Yao du Vietnam, proches parents des Miao, se disent les descendants de la fille du roi Ping de Chu, qui a régné de -528 à -516, et d'un chien nommé Panhu¹⁶⁹. Ils le considèrent en fait comme un chien-dragon. Panhu aussi est l'ancêtre mythique des Man, peuple dont le nom pourrait dériver de celui des Môn, or les Viêt étaient des Môn-Khmers. L'historien Fan Ye (398-445) a cité quatre termes du vocabulaire des Man, que V. H. Mair a rapproché de termes vietnamiens¹⁷⁰.

Les Miao ont un mythe raconté de la manière suivante par Chantal Zheng¹⁷¹ :

Hebi (le seigneur des Plantes) et *Hesong* (le seigneur du Tonnerre) s'opposaient. Lors d'une bataille, *Hebi* fut victorieux et fit prisonnier *Hesong*. Mais *Hebi* avait deux enfants : *Nogong* et *Nomu*, et ces derniers, apitoyés, libèrent *Hesong*. *Hesong*, reconnaissant, leur donna des graines de melon en leur disant qu'elles les protégeraient lors du déluge qui n'allait pas manquer de survenir. Puis il déclencha le déluge et le monde fut détruit. En hâte, frère et sœur plantèrent les graines qui donnèrent naissance à de beaux melons à l'intérieur desquels ils se réfugièrent, échappant de justesse à la mort. Puis *Hesong* fit cesser le déluge. La terre redevint habitable. *Nogong* et *Nomu*, seuls survivants, décidèrent de se marier afin de repeupler le monde. Leur enfant fut, dit la légende, coupé en cent morceaux dispersés aux quatre coins du monde, donnant naissance aux cent clans.

On trouve un mythe similaire chez les Yao. Le frère et la sœur se réfugièrent dans une gourde. Ils donnèrent naissance à une boule de chair. Elle se brisa en tombant par terre et ses morceaux devinrent les hommes¹⁷². Chez certains Yao du Vietnam, ce sont les Trois Maîtres du Ciel qui affrontent le dieu du Tonnerre. Celui-ci est délivré par Bôc Nhi (Fuxi), qui échappe au déluge avec sa sœur en se réfugiant dans une citrouille. Ils échouent au sommet du Quan-lan, c'est-à-dire du Kunlun¹⁷³.

La boule de chair des Yao correspond à l'enfant de *Nogong* et *Nomu* et aux cent œufs du mythe vietnamien. Comme les Viêt, les Miao-Yao avaient une division symbolique en cent clans. Cette partie du mythe n'a rien d'indo-européen. En revanche, *Hesong* et *Hebi* font penser à *Huangdi*, dieu du Tonnerre, et à *Shennong*, dieu de l'Agriculture, qui sont d'origine tokharienne. Pour J. Pimpaneau, le garçon et la fille du mythe des Yao sont équivalents à *Fuxi* et *Nüwa*, tandis que pour C. Zheng, *Fuxi* et *Nüwa* seraient une version chinoise de *Nogong* et *Nomu* (Seigneur No et Dame No). Ceci montre bien qu'une influence tokharienne a touché les Miao-Yao.

Des mythes du déluge existent chez les Indo-Européens. Chez les Iraniens, il s'agit d'un cataclysme qui emprunte ses traits aux hivers glacés et aux dégels torrentueux de l'Asie centrale. Ahura Mazda en a été le responsable ; il a chargé *Yima* de construire un enclos dans lequel des hommes et des semences de toutes les espèces ont été rassemblés.

Les Grecs ont le mythe de *Deucalion* et *Pyrrha*. Avant le déluge, le père de *Deucalion*, *Prométhée*, s'est exposé à la colère de *Zeus*, qui était un dieu du Tonnerre, pour avoir agi en faveur des êtres humains. On aimerait bien savoir quelle est la raison de l'affrontement entre le seigneur des Plantes et le seigneur du Tonnerre, dans la mythologie des Miao-Yao, mais elle n'est pas précisée. *Zeus* décida d'anéantir l'humanité, mais il épargna *Deucalion* et *Pyrrha*. Il leur recommanda de construire un grand coffre, dans lequel ils s'installèrent. Ils

¹⁶⁹ Porée-Maspéro, 1969, p. 512.

¹⁷⁰ Mair, 1998, p. 10.

¹⁷¹ Zheng, 1989, p. 38.

¹⁷² Pimpaneau, 1990, p. 159.

¹⁷³ Porée-Maspéro, 1969, p. 517.

flottèrent neuf jours et neuf nuits sur les eaux débordées, puis ils s'échouèrent sur une montagne de Thessalie. Ils recréèrent ensuite l'humanité.

On ne peut pas, en se basant sur cette seule ressemblance, décider que le mythe du déluge des Miao-Yao est d'origine indo-européenne. Cependant, comme l'a remarqué C. Zheng, l'union du frère et de la sœur est contraire à la règle de l'exogamie. Evelyne Porée-Maspéro a cité un mythe des Bahnar (une ethnie môn-khmère) où le frère et la sœur, indignés, coupent en morceau une tortue et un bambou qui leur a proposé de s'unir. Finalement, un génie descend sur terre et donne huit haricots à la jeune fille. Si elle en absorbe un chaque année, elle deviendra mère et pourra recréer l'humanité¹⁷⁴. Tout se passe comme si les Bahnar avaient voulu corriger un mythe étranger à leur culture. Ce même auteur a remarqué que le mythe de l'ancêtre chien et celui du déluge ont tendance à exister chez les mêmes peuples.

Dans tout l'Extrême-Orient et l'Océanie, il existait autrefois un dualisme cosmologique opposant la lumière à l'obscurité, le soleil à la lune, le feu à l'eau. Le premier principe cosmique, celui du soleil et du feu, est généralement représenté par un oiseau ; le second principe, celui de la lune et de l'eau, est représenté par un serpent ou un animal aquatique. Un arbre cosmique unit ces deux principes : un oiseau est perché dessus tandis qu'un *nāga*, un crocodile ou un crabe se tient à sa base¹⁷⁵. L'oiseau solaire est un thème privilégié de l'art des Shang¹⁷⁶. D'après les textes chinois, qui tous postérieurs aux Shang, cet oiseau est un corbeau.

Beaucoup de peuples et de dynasties résultent de l'union des deux principes cosmiques, chacun représenté par un animal. Il s'agit souvent d'un oiseau mâle et d'un serpent femelle. En Chine, la mère de Shun était du clan du serpent et son père était du clan de l'oiseau. Au nord du Vietnam, vivent les Thâi blancs et les Thâi noirs. Les premiers se considèrent comme des descendants d'oiseaux et relèvent du *đăm pú*, ce que l'on peut traduire par « moitié de père » ; les seconds se considèrent comme des descendants de serpents et relèvent du *đăm nái* « moitié de mère »¹⁷⁷. Le Cambodge est né de l'union du brahmane Kaundinya et de la fille du roi des *nāga*, des hommes-serpents. Le nom de la princesse, Somā, est la féminisation de « Soma », nom sanskrit du dieu de la lune. Une autre légende remplace Kaundinya, qui est venu de l'Inde, par un prince, Práh Thong, dont les caractéristiques sont solaires. Selon une légende des Palaung de Birmanie, de parler môn-khmer, la *nāgī* Thusandi s'unit avec le prince Thuriya, fils du Soleil, et eut trois fils. L'un devint l'empereur de Chine, l'autre le roi des Palaung et le troisième le roi de Pagan¹⁷⁸. Ce thème se retrouve en Inde. Il y a été apporté par les Munda, qui sont apparentés aux Môn-Khmers. Ensemble, ils forment la famille auto-asiatique.

On trouve une correspondance entre la mythologie des Chinois et des Aztèques, ce qui montre l'ancienneté de ce thème. Selon le *Lienü zhuan* de Liu Xiang, Jiandi, la mère de Xie, qui était l'ancêtre des Shang, alla se baigner avec ses sœurs dans la rivière de la colline Obscure. Un oiseau noir (hirondelle ou corbeau) passa en tenant un œuf multicolore dans son bec. Il le laissa tomber. Jiandi le prit et le mit dans sa bouche, mais elle l'avalait par mégarde. A la suite de cela, elle conçut Xie. Uitzilopochtli était un dieu tutélaire des Aztèques. Sa mère s'appelait Coatlicue « Celle qui a une Jupe de Serpents ». Un jour qu'elle balayait la Montagne du Serpent (Coatepec), elle découvrit une boule de plumes qu'elle ramassa et mit sous sa ceinture. Ces plumes étaient imprégnées d'une semence qui la féconda à son insu, et

¹⁷⁴ Porée-Maspéro, 1969, p. 516.

¹⁷⁵ Porée-Maspéro, 1964, p. 363.

¹⁷⁶ Zheng, 1989, p. 110.

¹⁷⁷ Tran Quoc Vuong et Nguyen Tu Chi, « Thâi blancs et Thâi noirs, mythes et histoire au Vietnam », *Etudes vietnamiennes*, Hanoi, 1991, p. 71.

¹⁷⁸ Sergent, 1997, p. 387.

c'est ainsi qu'elle se retrouva enceinte d'Uitzilopochtli¹⁷⁹. Manifestement, ces deux mythes sont des variations sur le thème de l'oiseau mâle et du serpent femelle. La Montagne du Serpent du mythe aztèque correspond à la colline Obscure du mythe chinois, puisque le serpent représente l'obscurité.

Il convient de signaler l'existence, en Asie du Sud-Est et particulièrement chez les Austro-Asiatiques, d'un autre type de mythe, celui de la courge ancêtre. Elle s'ouvre et donne naissance à cinq, dix ou cent êtres humains issus de ses graines¹⁸⁰. Selon B. Sergent, ce thème a évolué en celui d'une boule de chair dure qui se brise en cent morceaux, mythe qui se retrouve chez les Miao-Yao. On remarque d'ailleurs que lors du déluge, le frère et la sœur se réfugient dans des fruits de cucurbitacées, et que la courge est un fruit du même type.

En Inde, le thème de la courge ancêtre ou de la boule de chair est présent, comme celui de l'oiseau et du serpent. Ils ont tous les deux été apportés par les Munda. En revanche, le thème du chien ancêtre y est inconnu. Quand les Munda ont migré de l'Asie du Sud-Est vers l'Inde, peut-être vers -2000, ils ignoraient donc ce thème. Cela implique que, chez les Môn-Khmers, le chien ancêtre provient d'une influence étrangère. On soupçonne bien sûr les Tokhariens d'être à l'origine de cette influence. Il pourrait d'ailleurs exister un lien entre Fuxi et le chien Panhu des Man¹⁸¹. Certains textes chinois rattachent Panhu aux Rong-Chiens, mais ils sont assez tardifs.

Ces observations sont en accord avec celle de V. H. Mair, selon laquelle « South of the Yangtze, bottle-gourd myths are coherent, integral, consistent, ritually powerful, and widespread, whereas north of the Yangtze, they are fractured and often dimly understood. This is just the opposite with mythical accounts of southern dog-ancestors which are fragmented and frequently incoherent in the south, whereas in the north they are prone to be lengthy, involved, and in general highly historicized »¹⁸².

Si le chien est un animal impur chez certains peuples de l'Asie du Sud-Est, comme les Vietnamiens, il n'en était pas de même chez les Tokhariens. Il existe un nom koutchéen, Kwemtoko, que G.-J. Pinault, a traduit par « Rapide comme le chien ». La traduction de *toko par « rapide » est hypothétique, mais il est certain que *kwen signifie « chien ». C'est un nominatif avec préservation de la nasale finale du thème en composition¹⁸³.

Il peut sembler risqué de supposer l'existence d'influences tokhariennes en Chine du Sud. Cependant, il a existé une civilisation, au Yunnan, qui est caractérisée par des apports évidents de l'Asie centrale¹⁸⁴. Elle connaissait notamment l'art animalier, qui était connu non seulement des Scythes et des Saces, mais aussi des gens de Djoumboulak Koum, donc des Tokhariens. Comme cette civilisation ne connaissait que le bronze alors que la métallurgie du fer est apparue en Asie centrale vers le huitième siècle avant notre ère, elle doit résulter d'une migration qui s'est produite, au plus tard, au début du premier millénaire avant notre ère. Elle correspondait au royaume de Dian mentionné par les sources chinoises et détruit par les Han en -109. On sait que son économie était fondée sur l'agriculture et le grand élevage¹⁸⁵, or la seconde caractéristique est propre aux sociétés indo-européennes. Les peuples de Chine du Sud, comme les Chinois, sont essentiellement des cultivateurs.

Sachant cela, il est tout à fait légitime de chercher des influences indo-européennes en Chine du Sud. Le royaume de Dian serait issu de la rencontre de populations locales non pas

¹⁷⁹ K. Taube, *Mythes aztèques et mayas*, Paris, Editions du Seuil, 1995, pp. 85-86.

¹⁸⁰ Sergent, 1997, p. 386.

¹⁸¹ Mair, 1998, p. 16.

¹⁸² Ibid., pp. 2-3.

¹⁸³ G.-J. Pinault, « Notes d'onomastique koutchéenne », *TIES*, Vol. 1, 1987, pp. 77-97.

¹⁸⁴ Mallory et Mair, 2000, pp. 328-330.

¹⁸⁵ Gernet, 1990, p. 116.

avec des Saces, comme la plupart des auteurs le pensent, mais avec des Tokhariens. Il a exercé une influence certaine sur la civilisation de Đông Sơn, au nord de l'actuel Vietnam, ce qui peut être mis en rapport avec la présence de « Blancs » au Rinan, dont parlent les sources chinoises.

14. Conclusion.

Si la théorie présentée ici est exacte, les Koutchéens et les Tourfanais étaient les descendants d'un peuple, appelé les Rong-Chiens par les Chinois de l'Antiquité, qui avait envahi un territoire immense : une grande partie de la Chine actuelle. Leur point de départ semble avoir été le bassin du Tarim. Il est possible que cette invasion ait eu lieu aux alentours de -1200, sous la dynastie des Shang. A cette époque, on observe un important accroissement des contacts entre la Chine et l'Occident, phénomène qui est suivi par la plus ancienne mention connue de Panhu¹⁸⁶. Les Rong-Chiens auraient apporté la divination par l'achillée, qui a joué un rôle si important dans le développement de la civilisation chinoise.

Huangdi aurait régné au vingt-septième siècle avant notre ère. En déplaçant la date de son avènement, Chang Tsung-tung l'a fait coïncider avec la date de l'apparition de la culture de Longshan, vers -2400. Elle se caractérise par la domestication du mouton, du bœuf et du cheval, ce que l'on peut attribuer à une influence indo-européenne¹⁸⁷. Cependant, en l'état actuel de notre documentation, il est impossible de prouver qu'une invasion ou une migration de peuples indo-européens vers le bassin du Fleuve Jaune s'est produite au cours du troisième millénaire. Il y a une grande différence entre Huangdi et Yu : le premier est un dieu tandis que le second serait un souverain historique qui aurait imposé des tributs aux peuples conquis.

Nous n'excluons pas que les Rong-Chiens aient exercé une influence sur les Chinois avant l'époque des Shang, mais cela a pu se faire par « contaminations successives » : ils influencent un peuple qui influence à son tour les Chinois. A partir des Shang, la présence de Caucasoïdes est attestée presque directement en Chine, grâce à ce qui est interprété comme des représentations de têtes de prêtres¹⁸⁸.

Ecartons tout de suite l'idée d'un changement climatique qui aurait provoqué l'invasion de la Chine centrale et méridionale par les Rong-Chiens. Une partie d'entre eux n'a jamais quitté le bassin du Tarim. Ils s'y sont sédentarisés à une époque pour le moment inconnue, mais qui est antérieure à -500. Beaucoup trop d'auteurs supposent des changements climatiques pour expliquer les migrations pré-historiques, alors qu'à l'époque historique, en Asie centrale, ce sont des *transformations politiques* qui les provoquent. L'invasion de la Chine par les Mongols et les Mandchous ne doit rien au climat, pas plus que la progression des Turcs de la Mongolie vers l'Anatolie. L'Asie centrale a toujours été instable. En quelques années, un peuple vivant sur un territoire restreint peut bâtir un empire.

On n'en aura jamais la preuve, mais il est probable qu'à la suite d'une transformation politique (une unification des tribus ?), les Rong-Chiens aient décidé de conquérir des territoires qu'ils connaissaient et avec lesquels ils avaient pu avoir des relations commerciales. On sait que vers -1500, la soie était déjà transportée jusqu'en Bactriane, sans doute par le bassin du Tarim¹⁸⁹.

Les influences tokhariennes ont pu être apportées en Chine par d'autres peuples que les Rong-Chiens. Les barbares qui ont vécu sur le territoire de la Chine antique étaient nombreux, et il reste à les identifier. Les plus connus d'entre eux sont les Zhou, qui ont pu

¹⁸⁶ Mair, 1998, p. 12.

¹⁸⁷ Chang, 1988, p. 36

¹⁸⁸ Mallory et Mair, 2000, p. 326.

¹⁸⁹ S. Whitfield, *Life along the Silk Road*, London, John Murray, 1999, p. 21.

gouverner la Chine sans doute parce qu'ils s'étaient sinisés. Dans le *Shiji*, on trouve les renseignements suivants. A l'époque des Xia, Buzhu, un ancêtre des Zhou, exerçait la fonction d'intendant des céréales. Un mauvais roi ayant supprimé cette charge, Buzhu s'enfuit chez les Rong et les Di. Il continua à exercer ses talents d'agriculteur ; des gens du peuple se placèrent sous sa protection. Plus tard, les Xunyu, les Rong et les Di attaquèrent Danfu, le descendant de Buzhu, pour s'emparer de ses biens. Plutôt que de se défendre, Danfu préféra émigrer au pied de la montagne Qi, sur les bords de la rivière Wei.

Cette histoire des Zhou a subi des modifications visibles. Il est peu probable que leurs souverains aient été des parangons de vertu, uniquement soucieux du bien-être de leur peuple. Leur migration sur les bords de la Wei serait une fuite face à des adversaires trop puissants plutôt qu'un repli guidé par la sagesse. Ils apparaissaient comme des cultivateurs certainement parce qu'ils se donnaient pour ancêtre un dieu cultivateur, Houji, le Prince Millet. Il est difficile de croire qu'ils aient exercé la fonction d'intendant des céréales sous les Xia. Les Zhou n'auraient-ils pas plutôt été un peuple vassal des Xia ?

On remarque que Houji fait double emploi avec Shennong. Lui aussi, a enseigné aux hommes les techniques agricoles. Selon le poème 245 du *Shijing*, il était un sacrificateur, comme Vivasvat. Quand il est mort, son âme s'est dissimulée au fond d'un grand lac. Cela évoque Niord, qui était un agriculteur et un dieu de la Mer. Chez les Hittites, la Mer ou l'Océan entourant le monde, que le soleil traverse durant la nuit, est identique aux Enfers¹⁹⁰. Cet Océan pourrait correspondre au grand lac de Houji, et cela expliquerait que selon les Chinois, il s'y soit rendu après sa mort. Avec les Zhou, nous pourrions avoir un autre peuple tokharien, qui vénérât non pas le dieu du Tonnerre, mais son frère agriculteur, appelé le Prince Millet.

Selon le *Shiji*, les Zhou commencèrent à se siniser après leur migration dans la vallée de la Wei : Danfu, « renonça aux mœurs des Rong et des Di ; car il construisit un rempart et une enceinte, des maisons et des salles ; la ville fut alors un lieu distinct. Il institua les cinq fonctionnaires, qui eurent des attributions ». Avant leur migration, ils semblent bien avoir été nomades. Dans le *Zuozhuan*, il est écrit que : « Les Rong et les Di changent continuellement de résidence ; ils attribuent de la valeur aux objets matériels mais ils donnent peu d'importance à la terre ». Les Xia étaient sans doute également des nomades, comme l'indique le lien de Yu avec les « neuf pasteurs ». Par ailleurs, d'après ce que l'on raconte de Yu, il est clair qu'il n'avait pas de résidence fixe.

L'histoire de la Chine, durant les deux derniers millénaires, a été marquée par des invasions de peuples nomades venus de la Mongolie, certains d'entre eux ayant fondé des dynasties qui se sont sinisées au fil du temps. On voit que ce phénomène existait déjà dans l'Antiquité, mais les envahisseurs venaient plutôt de l'ouest et ils étaient indo-européens. Il est frappant de constater que les Chinois ont très tôt connu le désert du Taklamakan alors qu'à la même époque, apparemment, ils ignoraient totalement l'existence des steppes mongoles.

¹⁹⁰ Masson, 1991, p. 275.

Bibliographie

- Adams, Douglas Q., 1999, *A Dictionary of Tocharian B*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi.
- Agrawala, Ratna Chandra, 1955, « Religious Conditions as depicted in the Niya Documents from Central Asia », Calcutta, *Journal of the Greater India Society*, 1, pp. 13-54.
- Boyer, Régis, 1992, *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot.
- Chang Tsung-tung, 1988, « Indo-European Vocabulary in Old Chinese », Philadelphia, *Sino-Platonic Papers* n°7.
- Cornillot, François, « Le feu des Scythes et le prince des Slaves », Paris, *Slovo* n° 15, 1994, pp. 43-95, n° 18-19, 1997, pp. 41-218, n° 20-21, 1998, pp. 27-127.
- Daniélou, Alain, 1992, *Mythes et dieux de l'Inde*, Paris, Editions du Rocher.
- Dillmann, François-Xavier, 1991, *L'Edda. Récits de mythologie nordique par Snorri Sturluson*, Paris, Gallimard.
- Dumézil, Georges, 1970, *Du mythe au roman*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Gernet, Jacques, 1990, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin.
- Granet, Marcel, 1929, *La civilisation chinoise*, Paris, La Renaissance du Livre.
- Guyonvar'h, C. et Le Roux, F., 2001, *La civilisation celtique*, Paris, Payot.
- Hermann, Paul, 2001, *La mythologie allemande*, Paris, Plon.
- Lévi, Sylvain, 1913, « Le Tokharien B, langue de Koutcha », Paris, *Journal Asiatique*, II, pp. 311-380.
- 1933, « Le Tokharien », Paris, *Journal Asiatique*, I, pp. 1-30.
- Lot-Falck, Evelyne, 1953, « A propos d'Ätügän, Déesse mongole de la terre », *Revue de l'histoire des religions*, 149, pp. 157-196.
- Lubotsky, A., 1998, « Tocharian Loan Words in Old Chinese : Chariots, Chariot Gear, and Town Building », *The Bronze Age and Early Iron Age Peoples of Eastern Central Asia*, V. H. Mair ed., Washington, The Institute for the Study of Man, pp. 379-389.
- Maillard, Monique, 1973. *Essai sur la vie matérielle dans l'oasis de Tourfan pendant le haut Moyen Age*, Paris, Arts Asiatiques, T. XXIX, numéro spécial.
- Mair, Victor H., 1998, « Canine Conundrums : Eurasian Dog Ancestors Myths in Historical and Ethnic Perspective », Philadelphia, *Sino-Platonic Papers* n° 87.
- Mallory, J. P. et Mair, V., 2000, *The Tarim mummies*, London, Thames & Hudson.
- Maspéro, Henri, 1985, *La Chine antique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Masson, Emilia, 1991, *Le combat pour l'immortalité*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1994, « Le pays des Hittites », Dijon, *Les dossiers d'archéologie* n° 193, pp. 40-61.
- Mathieu, Rémi, 1978, *Le Mu Tianzi zhuan. Traduction annotée, étude critique*, Paris, Institut des Hautes Etudes Chinoises.
- 1989, *Anthologie des mythes et légendes de la Chine ancienne*, Paris, Gallimard.
- Pimpaneau, Jacques, 1988, *Chine. Culture et traditions*, Arles-Paris, Editions Philippe Picquier.
- Porée-Maspéro, Evelyne, *Etudes sur les rites agraires des Cambodgiens*, Paris, Mouton & Co, 1964, Vol. 2, 1969, Vol. 3.
- Sergent, Bernard, 1995, *Les Indo-Européens*, Paris, Payot.
- 1997, *Genèse de l'Inde*, Paris, Payot.
- Stens, Eulalie, 1996, *Dictionnaire de la civilisation chinoise*, Paris, Editions du Rocher.
- Stein, Rolf. A., 1996, *La civilisation tibétaine*, Paris, L'Asiathèque.
- Zheng, Chantal, 1989, *Mythes et croyances du monde chinois primitif*, Paris, Payot.

Since June 2006, all new issues of *Sino-Platonic Papers* have been published electronically on the Web and are accessible to readers at no charge. Back issues are also being released periodically in e-editions, also free. For a complete catalog of *Sino-Platonic Papers*, with links to free issues, visit the *SPP* Web site.

www.sino-platonic.org